

LA RÉPUBLIQUE DES MURMURES

Studio Thriller



La République des Murmures

Par Studio Thriller

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Silence de la Fontaine	4
Chapitre 2 : L'Accueil de Marbre	11
Chapitre 3 : L'Agenda Codé	17
Chapitre 4 : Le Paria Magnifique	24
Chapitre 5 : L'Innocence de l'Exilé	31
Chapitre 6 : Le Deuxième Murmure	38
Chapitre 7 : Le Secret des Mines	44
Chapitre 8 : L'Alibi du Maire	51
Chapitre 9 : La Nuit des Masques	57
Chapitre 10 : L'Affrontement à la Scierie	63
Chapitre 11 : L'Aveu de l'Exécuteur	70
Chapitre 12 : Le Verdict de la République	76

Chapitre 1

Le Silence de la Fontaine

****CHAPITRE : Le Silence de la Fontaine****

Le froid n'était pas une température. C'était une lame.

Gabriel Marcas coupa le contact de sa Peugeot 404. Le moteur hoqueta, un râle de métal fatigué, avant de s'éteindre dans un dernier spasme de combustion incomplète. L'odeur envahit l'habitacle instantanément : un mélange âcre de suie grasse et de gasoil figé. Dans ce vallon encaissé, l'air ne circulait pas. Il stagnait, lourd de la fumée des poêles à charbon et de l'humidité des sapins noirs qui surplombaient le village.

Il descendit. Ses bottes de cuir craquèrent sur la croûte glacée.

Le silence.

Ce n'était pas l'absence de bruit. C'était une présence. Une masse physique, épaisse comme la neige qui tombait en flocons lourds, étouffant les échos. Autour de la place centrale, les rares lampadaires à sodium grésillaient, projetant une lueur orangée, presque sale, sur les façades de pierre grise.

Au centre, la fontaine. Un édifice de granit du XIXe siècle, sculpté de mascarons grimaçants. D'ordinaire, l'eau y chantait. Ce soir, elle s'était tue.

Marcas s'approcha. Le périmètre était délimité par une simple corde de chanvre. Les gendarmes locaux se tenaient à distance, leurs silhouettes sombres découpées par la

lumière blafarde. Ils ne parlaient pas. Ils fumaient, la pointe de leurs cigarettes brillant comme des yeux de prédateurs dans le brouillard.

— Inspecteur Marcas ?

La voix était rauque. Le brigadier chef, un homme dont le visage semblait taillé dans le même granit que la fontaine, s'écarta pour le laisser passer.

— On n'a rien touché, dit le brigadier. On attendait la PJ. Mais ici, les nouvelles vont plus vite que les voitures.

Marcas ne répondit pas. Il fixa la fontaine.

Le corps était affalé contre la margelle, les jambes immergées dans l'eau glacée qui commençait à cristalliser. C'était Jules Vasseur. Le facteur. Soixante ans de tournées, de nouvelles bonnes ou mauvaises, de secrets glissés dans les fentes des boîtes aux lettres. Son uniforme bleu, délavé par les années, était maintenant d'un noir profond, gorgé d'eau.

La tête de Vasseur était renversée en arrière, reposant contre le socle de la statue. Sa bouche était grande ouverte, figée dans un cri muet.

Marcas sortit sa lampe torche. Le faisceau blanc trancha l'obscurité orangée.

— Merde, murmura-t-il.

La précision chirurgicale de la mutilation sautait aux yeux. La langue de Vasseur avait été sectionnée à la base. Un travail de boucher, ou d'anatomiste. À la place du muscle, une masse de pétales pourpres et tachetés s'écoulait de la cavité buccale, comme une éruption florale macabre.

— *Digitalis purpurea*, dit Marcos, la voix blanche. La digitale pourpre.

Il s'accroupit, ignorant la morsure du gel sur ses genoux. Avec une pince fine tirée de sa mallette, il écarta délicatement l'un des pétales.

— C'est une plante hautement toxique, continua Marcos, plus pour lui-même que pour le gendarme. La digitaline. À dose thérapeutique, elle soigne le cœur. À cette dose, elle l'arrête net. Mais ici, c'est symbolique. On lui a coupé la parole pour la remplacer par le poison.

Le brigadier cracha dans la neige.

— Il savait trop de choses, c'est ça ? Dans ce village, le facteur est le seul qui entre chez tout le monde sans frapper.

Marcos balaya la place du regard. Derrière les rideaux de dentelle des maisons closes, il devinait des ombres. Les habitants regardaient. Ils ne sortaient pas. Ils ne criaient pas. Ils observaient le silence qu'ils avaient eux-mêmes construit. La République des Murmures portait bien son nom. Ici, on ne parlait pas aux autorités. On chuchotait dans l'ombre des cuisines, loin des oreilles indiscrètes.

Il se releva et inspecta le sac de cuir du facteur, encore sanglé à son épaule. Il était vide. Pas une lettre. Pas un journal.

— Où est son courrier ? demanda Marcos.

— Volé, j'imagine, répondit le brigadier.

— Non. Regardez la neige.

Marcos pointa sa lampe vers le sol. Autour de la fontaine, la couche blanche était presque immaculée. Seules les empreintes lourdes des gendarmes marquaient le

périmètre. Aucune trace de lutte. Aucune traînée indiquant que le corps avait été traîné.

— Il est venu ici de son plein gré, analysa Marcas. Ou il connaissait son tueur. Il s'est assis. Il a attendu. On l'a empoisonné, puis on l'a opéré alors qu'il était peut-être encore conscient, paralysé par la toxine.

Un vrombissement soudain fit tressaillir les hommes. À l'autre bout de la place, une Peugeot 404 garée sous un porche tentait de démarrer. Le démarreur grinçait, un bruit de métal arraché, avant que le moteur ne finisse par cracher une fumée noire et épaisse. Les phares jaunes balayèrent la fontaine, illuminant brièvement le visage livide du facteur et les pétales de digitale avant de s'éloigner dans la nuit.

Personne n'était descendu pour aider. Personne n'avait appelé les secours.

Marcas revint vers le corps. Un détail attira son attention. Sous la main gauche de Vasseur, immergée dans l'eau de la fontaine, quelque chose brillait. Un éclat métallique, différent du reflet de la glace.

Il plongea sa main dans l'eau saisissante. Ses doigts s'engourdirent instantanément, mais il saisit l'objet.

C'était un cachet de cire. Un sceau ancien, monté sur un manche d'ébène. La cire rouge était encore fraîche, collée à la pierre de la fontaine. Marcas le retourna.

Le motif gravé dans le métal le fit blêmir. Ce n'était pas un blason familial, ni une initiale. C'était une oreille humaine, barrée d'une croix.

— Le Silence est d'or, murmura Marcas.

Soudain, le clocher de l'église, juste au-dessus d'eux, se mit à sonner. Un coup

unique, sourd, qui vibra dans la poitrine de l'enquêteur.

Il n'était pas minuit. Il n'était pas l'heure d'un office.

Marcas releva la tête vers la tour de pierre. Dans l'ombre du beffroi, une silhouette se tenait debout, immobile, le regard plongeant sur la place.

Avant qu'il ne puisse braquer sa torche, une détonation sourde retentit. Pas un coup de feu. Quelque chose de plus lourd.

Le jet d'eau central de la fontaine, bouché par la glace et le gel, venait d'exploser sous la pression. L'eau ne jaillit pas. À sa place, un flot de papier mâché, de lettres lacérées et de débris de courrier remonta à la surface, bouillonnant comme une purge gastrique de la fontaine.

Marcas ramassa un morceau de papier qui flottait près du visage du mort. L'encre avait bavé, mais le nom du destinataire restait lisible, écrit d'une main tremblante.

C'était son propre nom.

Inspecteur Gabriel Marcas. Section des Affaires Spéciales.

La lettre n'avait jamais été ouverte. Elle était datée d'il y a vingt ans.

Le brigadier s'approcha, la main sur son holster.

— Qu'est-ce que c'est ?

Marcas rangea le fragment dans sa poche, le visage de marbre. Le froid ne le faisait plus frissonner. C'était l'adrénaline. Ou la peur.

— C'est le début d'une conversation que quelqu'un a voulu interrompre il y a très

longtemps, répondit-il.

Il se tourna vers les fenêtres sombres du village. Les lumières à sodium vacillèrent puis s'éteignirent d'un coup, plongeant la place dans un noir total. Seule l'odeur du gasoil et de la suie persistait.

Dans l'obscurité, il entendit un bruit de pas. Régulier. Calme. Quelqu'un marchait sur la neige, juste derrière lui.

Marcas ne sortit pas son arme. Il savait que dans la République des Murmures, les balles n'étaient jamais la solution.

— Qui est là ? lança-t-il dans le vide.

Pour toute réponse, une voix fluette, presque enfantine, s'éleva du fond de la place, portée par le vent glacé :

— Le facteur est passé. Il ne repassera plus. Il a déposé le secret dans l'eau pour qu'il ne brûle jamais.

Marcas alluma sa lampe. La place était vide. Seul le corps de Vasseur, avec sa langue de fleurs, semblait sourire dans le faisceau de lumière.

Sous ses pieds, le sol vibra. Un grondement mécanique sourd, souterrain. Ce n'était pas un moteur de voiture. C'était autre chose. Quelque chose de vaste qui s'éveillait sous les pavés du village.

Le Cliffhanger était là, gravé dans le silence : le village n'était pas seulement isolé. Il était une machine. Et la fontaine en était la soupape.

Marcas sentit le papier dans sa poche chauffer contre sa cuisse. Il comprit alors que le

facteur n'était pas la victime d'un meurtre banal. Il était le sacrifice nécessaire pour ouvrir la porte.

Une porte que Marcas venait de franchir sans le savoir.

Chapitre 2

L'Accueil de Marbre

CHAPITRE : L'ACCUEIL DE MARBRE

La terre avait cessé de trembler, mais l'air, lui, restait électrique. Une charge statique qui faisait dresser les poils sur les bras de Marcos. Le grondement souterrain s'était mué en un sifflement haute fréquence, presque inaudible, qui vrillait les tympans.

Sous ses pieds, les pavés de la place n'étaient plus seulement de la pierre. Ils étaient la carrosserie d'autre chose.

Marcas rangea sa lampe. Il jeta un dernier regard au corps de Vasseur. La langue de fleurs — des anémones pourpres, fraîches malgré le gel — semblait pomper la vie du cadavre pour rester éclatante. Le facteur n'était plus qu'un rouage usé, éjecté du mécanisme.

L'odeur le frappa au premier tournant de la ruelle. Une effluve âcre, mélange de suie grasse et de gasoil figé.

Dans l'obscurité bleutée du village, des silhouettes s'activaient. Les lueurs orangées des lampadaires à sodium découpèrent des ombres malades sur la neige épaisse. Le silence n'était pas total ; il était haché par le râle des mécaniques.

Vroum. Heu-heu-heu... Vroum.

Alignées le long des trottoirs étroits, des Peugeot 404 noires et grises crachaient des panaches de fumée noire. Leurs moteurs à injection KF2 peinaient dans le froid

polaire. Les courroies hurlaient. Les chauffeurs, visages de cire derrière les pare-brises givrés, ne regardaient pas la route. Ils regardaient devant eux, les mains crispées sur les volants en bakélite, attendant un signal que Marcas ne percevait pas.

Il s'approcha de la première voiture. Il frappa à la vitre.

Le conducteur ne tourna pas la tête. C'était un homme d'une soixantaine d'années, portant un béret enfoncé jusqu'aux sourcils. Ses lèvres bougeaient, mais aucun son ne sortait. Il récitait quelque chose. Une litanie. Un code.

— Monsieur ? cria Marcas. Il y a un mort sur la place ! Vasseur !

L'homme enclencha sa première. Les pneus crissèrent sur la glace. La voiture fit un bond de deux mètres avant de caler dans un nuage de suie sulfurée. Le conducteur resta immobile, le regard fixe. Marcas essaya d'ouvrir la portière. Verrouillée de l'intérieur.

Il tenta la voiture suivante. Puis la troisième. Même accueil de marbre. Les villageois n'étaient pas impolis ; ils étaient absents. Leurs corps occupaient l'espace, mais leurs esprits semblaient câblés sur une autre fréquence.

L'omerta n'était pas une loi ici. C'était un état physique.

Marcas sentit une brûlure contre sa cuisse. Le papier dans sa poche. La chaleur était maintenant presque insupportable, comme si la feuille de cellulose tentait de fusionner avec sa chair. Il sortit le billet. Les caractères semblaient s'agiter sous ses yeux.

« L'église est le haut-parleur. Le secret est dans l'eau. »

Il leva les yeux vers la silhouette massive qui surplombait le village. L'église

Saint-Eustache. Un bloc de calcaire gris, austère, dont le clocher pointait vers le ciel comme une antenne.

Il se mit en route, ses bottes s'enfonçant dans une neige qui n'avait plus rien de naturel. Elle était parsemée de paillettes métalliques, des résidus de friction mécanique qui tombaient du ciel comme une cendre industrielle.

L'intérieur de l'église était plus froid que la rue. Une odeur de cire froide et de métal huilé remplaçait l'encens.

Marcas avança dans la nef. Ses pas résonnaient avec une clarté suspecte. L'acoustique de l'endroit était parfaite. Trop parfaite. Les voûtes n'étaient pas conçues pour élever l'âme, mais pour canaliser le son.

Il se dirigea vers l'autel, un bloc monolithique de marbre blanc veiné de rouge. À sa base, la poussière avait été remuée récemment. Des traces de doigts dans le gris.

Il s'agenouilla. Ses doigts rencontrèrent une arête métallique sous le rebord du marbre. Il tira.

Une trappe dissimulée bascula.

À l'intérieur, niché dans une cavité tapissée de mousse acoustique, reposait un objet qui n'avait rien de religieux. Un magnétophone à bandes Nagra IV-S, le fleuron de l'enregistrement de terrain des années 70. Ses bobines de 13 cm étaient immobiles, mais le voyant de veille pulsait d'une lueur rouge, tel un œil de cyclope.

Marcas prit le casque audio posé à côté. Le cuir était craquelé. Il le plaça sur ses oreilles.

Le silence du casque fut immédiatement remplacé par un souffle de bande magnétique. Puis, une voix s'éleva. Une voix d'homme, brisée par les sanglots.

« ... je l'ai fait. J'ai versé le mercure dans le puits des Lemoine. Comme le facteur l'a demandé. Ils disent que c'est pour l'équilibre. Pour que la soupape ne lâche pas. Pardonnez-moi. »

Un clic. Un autre segment. Une voix de femme, cette fois. Plus froide. Clinique.

« Mon fils a entendu le grondement cette nuit. Il a posé l'oreille contre le carrelage de la cuisine. Il dit qu'il a entendu des voix qui viennent d'en bas. Je lui ai donné le sirop de pavot. Il ne doit plus écouter. Personne ne doit écouter la République. »

Marcas sentit la sueur glacer dans son cou. Ce n'était pas un magnétophone. C'était une boîte noire. Le confessionnal de Saint-Eustache était sonorisé. Chaque secret, chaque trahison, chaque peur des habitants était capté ici, stocké sur ces bandes magnétiques, transformant la foi en un levier de chantage industriel.

Il fit défiler la bande manuellement. *Fast forward.*

Les voix s'enchaînaient, un chapelet d'horreurs domestiques et de sabotages techniques.

« ... le pignon de quatorze est usé. Si on ne change pas le lubrifiant, le quartier nord va s'effondrer... »

« ... Vasseur sait pour la lettre. Il ne la distribuera pas. Il va la brûler... »

Soudain, la bande s'arrêta d'elle-même. Un silence de mort.

Puis, une voix que Marcas reconnut instantanément. Une voix qu'il avait entendue

quelques minutes plus tôt sur la place. La voix fluette, enfantine.

« Le facteur est passé. Il ne repassera plus. Il a déposé le secret dans l'eau pour qu'il ne brûle jamais. »

Sur la bande, on entendait un bruit de succion. Puis un craquement d'os.

« Et maintenant, l'Étranger est dans la boîte. »

Marcas arracha le casque. Son cœur cognait contre ses côtes comme un piston fou.

"L'Étranger est dans la boîte."

Il n'était pas seul dans l'église.

Le vrombissement souterrain reprit, plus fort cette fois. Les dalles de marbre de l'autel commencèrent à glisser les unes sur les autres avec un crissement minéral insupportable. Le magnétophone Nagra s'enclencha tout seul en mode enregistrement. Les bobines se mirent à tourner à une vitesse folle.

Marcas recula, mais ses pieds se prirent dans les câbles qui serpentaient maintenant sur le sol, sortant des interstices du pavage comme des vers de cuivre.

La lumière du jour tombait à travers les vitraux, mais elle n'était plus blanche. Elle était orange sodium. L'éclairage public du village venait de s'inviter à l'intérieur, filtré par les visages de saints qui semblaient maintenant ricaner.

Un bruit de moteur se fit entendre derrière lui. Dans la nef même.

Il se retourna.

Une Peugeot 404 noire avançait lentement dans l'allée centrale. Ses phares jaunes trouaient l'obscurité, l'aveuglant. Le moteur tournait avec une régularité de métronome, sans aucune ratée.

Le conducteur n'était pas l'homme au béret. C'était une silhouette vêtue d'un uniforme de postier, le visage dissimulé par un masque à gaz de l'époque de la Grande Guerre.

La voiture accéléra brutalement.

Marcas n'avait nulle part où fuir. Il se plaqua contre l'autel de marbre.

Au moment où le pare-chocs chromé allait le percuter, le sol se déroba sous lui.

L'autel ne s'ouvrait pas. Il descendait.

C'était un ascenseur.

Marcas tomba dans un abîme de pignons et de bielles lubrifiées, emportant avec lui le Nagra et ses secrets de bande magnétique, tandis que le rugissement de la Peugeot 404 s'éteignait au-dessus de lui, remplacé par le battement de cœur monstrueux de la machine-village.

Dans sa poche, le papier ne chauffait plus. Il était froid. Froid comme le métal.

Il comprit alors la dernière phrase du facteur avant de s'enfoncer dans les ténèbres : le secret n'était pas une information. C'était une pièce de rechange.

Et Marcas venait d'être installé à sa place.

Chapitre 3

L'Agenda Codé

CHAPITRE : L'AGENDA CODÉ

Le choc fut sourd. Brutal. Un craquement de vertèbres contre le métal froid.

L'ascenseur s'immobilisa dans un gémissement hydraulique qui résonna comme un cri de bête blessée à travers les parois de briques rouges. Marcas resta au sol, immobile. Ses poumons luttèrent pour filtrer un air saturé. Une odeur âcre de suie, de gasoil figé et de graisse rance le prit à la gorge. C'était l'odeur d'une usine oubliée, d'un organe mécanique enterré sous la peau de la terre.

Il se releva péniblement. Autour de lui, l'obscurité n'était pas totale. Elle était découpée par les lueurs orangées, presque malades, de rares lampadaires à sodium fixés aux piliers de fonte.

Il était dans les entrailles. La "machine-village".

Au-dessus de sa tête, à travers les interstices du plafond de fer, il entendait encore le vrombissement étouffé des Peugeot 404. Le bruit de la surface. Des moteurs qui peinaient à démarrer dans le gel, des pistons qui cognaient contre le froid polaire du dehors. Mais ici, le silence était différent. C'était un silence mécanique, rythmé par le goutte-à-goutte d'un lubrifiant noir sur le béton.

Marcas chercha son Nagra. L'appareil de professionnel, lourd, rassurant, était toujours en bandoulière. La bande magnétique n'avait pas rompu.

C'est alors qu'il l'aperçut.

À trois mètres de lui, déposée sur une caisse de munitions en bois de l'époque coloniale, reposait la sacoche. La sacoche en cuir bouilli du postier. Celle de l'homme au masque à gaz.

Elle semblait l'attendre.

Marcas s'approcha, ses pas étouffés par la poussière de charbon qui tapissait le sol. Ses doigts tremblaient. Il ne craignait pas une bombe, il craignait une vérité. Il ouvrit le rabat. Le cuir grinça, un bruit de vieux meuble dans la nuit.

À l'intérieur, pas de lettres. Pas de cartes postales de vacances à Royan ou de factures d'électricité.

Juste un carnet. Un agenda de cuir noir, relié par une spirale de fer rouillé.

Marcas le sortit. Le papier était de type vélin, épais, jauni par une humidité souterraine. Il l'ouvrit au milieu. Sa respiration se bloqua.

Ce n'était pas un agenda de rendez-vous. C'était un livre de comptes. Un registre de péchés.

14 Mars 1962. Famille De Vaugirard. Domaine des Ormes. 45 000 NF. Motif : Incident "Algérie - Section Spéciale". Règlement : Versé.

2 septembre 1968. Maire d'Eysses. 12 000 NF. Motif : Dossier "Terrain Communal - Remembrement". Règlement : En attente.

12 Janvier 1974. Docteur Roche. 85 000 NF. Motif : Expertise médicale "Clinique des Murmures". Règlement : Versé.

Marcas tourna les pages frénétiquement. Les noms défilaient. La fine fleur de la région. Les industriels du bois, les notables, les juges de paix, les propriétaires terriens. Chaque nom était associé à une date, un montant astronomique en Nouveaux Francs, et une mention laconique qui suggérait le pire : adultères dissimulés, détournements de fonds publics, crimes de guerre recyclés en respectabilité provinciale, avortements clandestins sous haute surveillance.

Tout le village était là. Entre ces pages.

Ce n'était pas une communauté. C'était un système de chantage à grande échelle, une toile d'araignée financière dont le centre se trouvait ici, sous l'autel de marbre.

Le secret n'était pas une information. C'était le carburant de la machine.

— Les "cotisations", murmura Marcas, la voix brisée.

L'argent de la peur servait à faire tourner les rouages. À payer le silence de ceux qui savaient et la protection de ceux qui payaient. La République des Murmures ne vivait pas de ses terres, elle vivait de ses hontes.

Soudain, le vrombissement en surface changea de ton. Ce n'était plus le ralenti poussif d'une voiture au démarrage. C'était un rugissement de moteur lancé à pleine puissance. Une Peugeot 404, juste au-dessus.

Le sol vibra. Des débris de rouille tombèrent du plafond.

Marcas comprit l'analogie du facteur. "Le secret était une pièce de rechange."

Si un notable refusait de payer, il était retiré du système. Une "pièce usée". Et on installait une nouvelle pièce à sa place. Un homme nouveau, avec ses propres secrets,

ses propres dettes. Un engrenage propre pour remplacer celui qui grinçait.

Et Marcas ? Pourquoi lui ?

Il tourna la dernière page utilisée du carnet.

Ses yeux se fixèrent sur une date. Celle d'aujourd'hui.

*21 Décembre. Marc Marcas. Journaliste. 0 NF. Motif : Incorporation immédiate.
Fonction : Mémoire Vive.*

Le sang de Marcas ne fit qu'un tour. Il n'était pas venu pour enquêter. On l'avait fait venir pour qu'il devienne le nouveau greffier de cette horreur. Le nouveau gardien de l'agenda. L'homme qui enregistre les murmures avant qu'ils ne deviennent des cris.

Une pièce de rechange pour le facteur.

Un bruit métallique résonna derrière lui. Sec. Un levier qu'on abaisse.

L'ascenseur par lequel il était descendu venait de remonter, mais une autre grille, de l'autre côté de la salle des machines, coulissa lentement dans un sifflement de vapeur.

Une silhouette se découpa dans la lueur orange sodium. Elle portait un uniforme bleu sombre, impeccable. Mais ce n'était pas le postier. C'était une silhouette plus fine. Plus familière.

Le visage était plongé dans l'ombre, mais la lueur du briquet qu'elle actionna éclaira un instant un profil aquilin, des lèvres pincées par une vie de secrets.

— Vous lisez vite, Monsieur Marcas, dit une voix de femme, froide comme la neige qui tombait dehors. Mais vous lisez mal. Vous cherchez la logique dans les chiffres.

Cherchez-la plutôt dans le rythme.

Elle fit un pas en avant. Dans sa main droite, elle tenait un revolver Manurhin, le modèle de la police française.

— Le village a besoin d'un nouveau cœur, continua-t-elle. L'ancien a eu une... défaillance mécanique. Il a commencé à poser des questions. Comme vous.

Marcas recula, serrant le carnet contre son torse. Son Nagra continuait de tourner, l'aiguille du vu-mètre oscillant follement dans le rouge, captant chaque mot de cette confession funèbre.

— Qui êtes-vous ? parvint-il à articuler.

La femme entra complètement dans le cercle de lumière sodium. Sa peau paraissait dorée, presque cuivrée sous cet éclairage artificiel. C'était la secrétaire de la mairie. Celle qui lui avait servi un café tiède à son arrivée, avec un sourire de façade.

— Je suis celle qui graisse les rouages, répondit-elle. Et vous, vous êtes celui qui va écrire la suite de l'histoire. Que vous le vouliez ou non.

Elle leva son arme. Non pas vers Marcas, mais vers un immense cadran de pression situé derrière lui.

— Regardez bien l'agenda, Marcas. Regardez la page de demain.

Marcas, le souffle court, tourna la page. Elle était blanche. À l'exception d'un seul nom, écrit d'une main ferme, à l'encre violette.

Le nom de sa propre mère, disparue vingt ans plus tôt, et dont il n'avait jamais retrouvé le corps.

Le cœur de Marcas manqua un battement. Le vrombissement des Peugeot au-dessus devint un hurlement assourdissant, comme si la terre entière entraînait en combustion.

— Elle n'est pas morte, n'est-ce pas ? demanda-t-il, la voix tremblante de rage et d'effroi.

La secrétaire sourit. Un sourire sans dents, un simple étirement de muscles fatigués.

— Elle est la fondation de ce village, Marcas. Et la fondation commence à s'effriter.

Elle pressa la détente.

Le coup de feu ne visa pas Marcas. Il percuta le cadran de pression. Un jet de vapeur brûlante jaillit, aveuglant, remplissant la pièce d'un brouillard blanc et hurlant.

Dans le chaos, Marcas entendit un bruit de moteur. Pas une Peugeot. Quelque chose de plus gros. De plus lourd. Qui venait des profondeurs du tunnel.

Des phares jumelés déchirèrent la brume de vapeur.

Le Cliffhanger était là, sous ses pieds. Le sol de la machine-village commença à basculer, se transformant en un toboggan d'acier. Marcas glissa, l'agenda s'échappant presque de ses mains, alors qu'il plongeait vers un deuxième sous-sol, encore plus sombre, où l'attendaient les véritables propriétaires des murmures.

Il tomba dans le noir.

La dernière chose qu'il entendit fut le déclic d'une bande magnétique arrivant à son terme.

Clac.

Le silence revint. Mais ce n'était plus le silence de la neige. C'était le silence de la tombe qu'on referme.

Chapitre 4

Le Paria Magnifique

CHAPITRE : LE PARIA MAGNIFIQUE

Le noir n'était pas vide. Il était épais, saturé de l'odeur de la graisse graphitée et de l'ozone. Marcas ne sentait plus ses jambes. Sa chute s'était arrêtée sur une trame de câbles d'acier, un filet industriel suspendu au-dessus des entrailles de la machine-village.

Au-dessus de lui, le *Cliffhanger* gémissait. Le métal se contractait sous l'effet du choc thermique. La vapeur de la conduite éclatée se cristallisait déjà en givre grisâtre sur les parois de béton brut.

Marcas tâtonna. Ses doigts rencontrèrent le cuir froid de l'agenda. Il était toujours là. Un rectangle de secrets serré contre son plexus.

Il se redressa péniblement. Le silence était revenu, mais c'était un mensonge. Le silence de la République des Murmures n'était jamais qu'une pause entre deux trahisons.

À la surface, la ville-machine suffoquait sous une chape de plomb.

Le thermomètre de la place centrale affichait moins vingt-deux degrés. L'air était une insulte aux poumons. Une brume de suie flottait entre les bâtiments modulaires, retombant en flocons noirs sur la neige immaculée. C'était le prix à payer pour la

chaleur : les chaudières brûlaient un fioul lourd, visqueux, qui encrassait les âmes autant que les conduits.

Dans les garages du Secteur Nord, le vacarme commença.

Veu-veu-veu-vroum.

Un moteur de Peugeot 404 Indenor luttait contre la congélation du gasoil. Le chauffeur, un milicien au visage mangé par l'eczéma, frappait violemment sur le tableau de bord en skai. La batterie faiblissait. Le démarreur hurlait sa détresse dans le froid polaire. Puis, dans un nuage de fumée bleue et âcre, le moteur hoqueta, s'ébroua, et finit par stabiliser son claquement métallique caractéristique.

— On a une piste, lâcha le chef de patrouille, un homme nommé Vasseur, en montant côté passager.

Vasseur ne regardait pas la route. Il regardait les lampadaires à sodium qui punctuaient la rue principale. Leur lueur orangée, presque surnaturelle, découpait les silhouettes des citoyens qui se hâtaient, la tête enfoncée dans leurs cols de fourrure synthétique. Personne ne parlait. Dans la République, les murs avaient des oreilles, mais les lampadaires avaient des yeux.

— Où ? demanda le chauffeur.

— La Combe. Chez l'Ermitte.

Le chauffeur marqua un temps d'arrêt. Ses phalanges blanchirent sur le volant en bakélite.

— Le vieux professeur ? C'est un fou, mais...

— C'est un paria, coupa Vasseur. Et aujourd'hui, c'est notre coupable.

La 404 s'élança, ses pneus à clous griffant la glace. Elle quitta le périmètre de sécurité du *Cliffhanger*, s'enfonçant dans la zone blanche, là où la civilisation s'arrêtait pour laisser place à la dévoration du gel.

Marcas avançait dans le deuxième sous-sol. Ses pas résonnaient sur les passerelles perforées.

Il était dans le système lymphatique de la République. Des kilomètres de bandes magnétiques couraient sur des galets de cuivre, transportant les enregistrements de millions de conversations privées. C'était ici que les murmures étaient stockés, classés, archivés.

Il s'arrêta devant une armoire de dérivation. Une plaque en laiton indiquait :
PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT - ACCÈS FORMELLEMENT INTERDIT.

Il n'avait plus le choix. Il devait comprendre le lien entre l'agenda et ce qui se tramait ici. Il ouvrit l'armoire. À l'intérieur, des fiches perforées s'empilaient. Un nom revenait, écrit à l'encre rouge sur chaque dossier de la section "Dissidence Médicale"
:

Pr. Arnauld Valois.

Le Paria Magnifique.

L'homme qui, avant la Grande Glaciation, dirigeait le département de neurochirurgie de la Salpêtrière. L'homme qui prétendait pouvoir cartographier la conscience humaine sur du ruban magnétique.

Marcas comprit soudain. Si l'agenda était la clé, Valois était le serrurier. Et la milice était déjà en route pour briser la serrure.

La maison de la Combe était une verrue de bois et de tôle, accrochée au flanc d'une falaise de calcaire. La neige l'avait presque entièrement engloutie, ne laissant dépasser qu'une cheminée d'où s'échappait une fumée grasse.

Vasseur et ses hommes sortirent des voitures. Le froid les frappa comme une gifle de fer. Le silence ici était absolu, seulement troublé par le cliquetis des moteurs qui refroidissaient.

— Enfoncez la porte, ordonna Vasseur.

Un coup de botte suffit. Les charnières, mangées par la rouille et le gel, cédèrent dans un cri de métal agonisant.

L'intérieur empestait le formol et le vieux papier. La lueur des lampes torches balaya la pièce unique. Des étagères croulaient sous des bocaux de verre où flottaient des formes indistinctes, blanchâtres. Des cerveaux. Des nerfs. Des fragments d'humanité conservés dans l'alcool.

— Regardez-moi ça, murmura le chauffeur, la voix tremblante.

Sur une table d'opération de fortune, une carcasse de renard arctique était ouverte en deux. Mais ce n'était pas l'animal qui figea le sang des miliciens.

À côté de la bête, disposés avec une précision maniaque, se trouvaient des outils de dissection de haute précision. Des scalpels à lame interchangeable, des écarteurs, des

trépans manuels.

Et ils étaient couverts d'un sang frais. Un rouge vif qui tranchait avec la grisaille ambiante.

Vasseur s'approcha d'un évier en émail. Des compresses usagées y macéraient. Plus loin, sur un bureau encombré de schémas anatomiques, une série de photographies était épinglée au mur. Des portraits de Marcos. Des photos de l'agenda. Et des schémas montrant comment insérer une puce magnétique dans le bulbe rachidien d'un homme vivant.

— C'est lui, dit Vasseur avec une satisfaction glaciale. Valois. Il ne se contente pas d'étudier les murmures. Il les implante.

Un bruit vint du fond de la pièce. Une trappe dissimulée sous un tapis de laine s'ouvrit.

Un homme en sortit. Grand, d'une maigreur ascétique, avec une barbe de prophète souillée par le tabac. Ses yeux, d'un bleu électrique, semblaient percevoir des fréquences invisibles.

— Vous arrivez tard, messieurs, dit le Professeur Valois. La République a toujours eu un train de retard sur l'évolution.

— Arnauld Valois, vous êtes en état d'arrestation pour sabotage, terrorisme biologique et haute trahison, éructa Vasseur en dégainant son revolver.

Le professeur sourit. C'était un sourire de condamné qui connaît la fin de l'histoire.

— Le sang sur ces outils n'est pas celui que vous croyez, dit-il calmement. Je n'ai pas tué ces gens. Je les ai libérés de la fréquence.

Il pointa un doigt vers le fond de la combe, là où les lumières orange du *Cliffhanger* perçaient la brume de suie.

— Vous cherchez un coupable, mais vous ne voyez pas le monstre. Le *Cliffhanger* ne nous protège pas du froid. Il se nourrit de nous.

— Taisez-vous ! hurla Vasseur. Où est Marcas ?

— Marcas est là où les murmures deviennent des cris. Dans les fondations.

Soudain, une sirène déchira l'air. Un son grave, lugubre, qui venait de la montagne elle-même. La terre se mit à vibrer. Dans la cabane, les bocaux de formol s'entrechoquèrent dans un tintement sinistre.

Vasseur perdit l'équilibre. Valois, lui, resta de marbre, ses yeux fixés sur la 404 garée dehors.

— Vous avez laissé le moteur tourner, n'est-ce pas ? demanda l'Ermite.

Vasseur ne répondit pas, déstabilisé par la secousse.

— Erreur fatale, reprit Valois. Le gasoil gèle, mais l'information, elle, ne gèle jamais. Elle se transmet par les vibrations. Écoutez.

Le moteur de la Peugeot, resté au ralenti, changea brusquement de régime. Il ne claquait plus. Il chantait. Une mélodie mécanique, rythmée, presque humaine.

Puis, dans un fracas de métal déchiré, le capot de la voiture vola en éclats. Ce n'était pas une explosion. C'était comme si quelque chose, à l'intérieur du bloc moteur, avait cherché à sortir.

Marcas, au fond de son trou, entendit le même son. Le filet de câbles d'acier commença à remonter. Il n'était pas en train de tomber. Il était en train d'être pêché.

Au-dessus de lui, dans la brume de vapeur, il vit une forme immense descendre vers lui. Ce n'était pas un homme. Ce n'était pas une machine.

C'était une archive qui marchait.

Le professeur Valois, dans sa cabane assiégée, murmura une dernière phrase avant que la milice ne l'abatte :

— Le Paria n'est pas celui que l'on rejette. C'est celui qui a vu le code de la tombe.

À ce moment précis, toutes les lumières au sodium de la République s'éteignirent d'un coup. Le noir fut total.

Et dans ce noir, des millions de voix commencèrent à parler en même temps.

Le Cliffhanger venait d'ouvrir sa gueule.

Chapitre 5

L'Innocence de l'Exilé

CHAPITRE : L'INNOCENCE DE L'EXILÉ

Le noir n'était pas une absence de lumière. C'était une présence physique. Une masse huileuse qui s'engouffrait dans les poumons de Marcas, chargée d'une odeur âcre de suie et de gasoil figé.

Au-dessus de lui, le treuil grinça. Un cri de métal contre métal. Marcas sentit les câbles d'acier mordre sa cage thoracique à travers son manteau de laine. Il montait. Lentement. Comme une carcasse à l'abattoir.

La forme immense — l'Archive qui marchait — surplombait l'orifice du puits. Dans l'obscurité totale de la République, elle semblait faite d'ombres plus denses encore. Marcas entendait le battement de son cœur mécanique : un déclic sec, suivi d'un sifflement de vapeur pressurisée.

Puis, une main rugueuse, aux doigts calleux comme de l'écorce, le saisit par le col. Il fut hissé sur le sol de terre battue de la grange.

— Ne bouge pas, gronda une voix d'outre-tombe. Le silence est une proie facile ce soir.

L'Ermite.

L'homme était accroupi devant un établi de fortune. Dans la pénombre, une lueur orange vacillante luttait contre les ténèbres. C'était une lampe à carbure, une relique

d'un autre siècle, crachant une flamme nerveuse.

Marcas se redressa péniblement. Ses articulations hurlaient. Ses yeux se posèrent immédiatement sur l'établi.

Il y avait là une panoplie d'outils qui auraient fait frémir un chirurgien de campagne : des scalpels rouillés, des pinces de forge, et une longue lame de boucher dont le fil brillait d'un éclat cruel. Mais ce qui fixa le regard de Marcas, ce fut la substance qui maculait le métal.

Une mélasse sombre. Visqueuse. Du sang.

— Vous l'avez tué, hoqueta Marcas, la gorge sèche. Le Facteur. Vous l'avez massacré pour ce qu'il savait.

L'Ermite ne répondit pas tout de suite. Il essuyait une clef à molette avec un chiffon saturé de graisse. Dehors, le vent rabattait la neige contre les parois de bois vermoulu. Le silence était strié, au loin, par le vrombissement pathétique des moteurs. Des Peugeot 404 de la milice, dont les blocs XC7 peinaient à s'ébrouer dans le gel. On entendait les démarreurs forcer — *tcha-tcha-tcha-tcha* — sans jamais accrocher l'étincelle.

Marcas rampa vers l'établi, le cœur battant à tout rompre. Il approcha ses doigts de la lame souillée. Il connaissait l'hémoglobine humaine. Il en avait humé les effluves de cuivre sur trop de scènes de crime dans la capitale.

Il porta ses doigts à son nez. Puis il goûta une infime goutte.

Son visage se décomposa.

— Ce n'est pas lui, murmura-t-il.

— Évidemment que ce n'est pas lui, trancha l'Ermite en se retournant. C'est du sang de sanglier. Le froid demande des calories, Marcas. Et le secret demande de la mise en scène.

L'Ermite se leva. Il mesurait près de deux mètres. Sa silhouette occultait la faible lueur de la lampe.

— Vous avez fait croire à son exécution, comprit Marcas. Pourquoi ? Tout le village disait que le Facteur était un maître-chanteur. Qu'il ouvrait les lettres pour déterrer les péchés de chacun. Qu'il se nourrissait de nos hontes.

L'Ermite laissa échapper un rire qui ressemblait à un éboulement de gravier.

— Dans la République des Murmures, la vérité est un poison que l'on s'administre à petites doses pour ne pas mourir d'un coup. Le Facteur n'était pas un vautour. C'était le filtre.

Il désigna un sac de toile postale jeté dans un coin, frappé du vieux sceau de l'administration centrale.

— Il n'ouvrait pas les lettres pour faire chanter les gens, Marcas. Il les ouvrait pour les protéger. Il interceptait les dénonciations avant qu'elles n'atteignent le bureau de la Milice à la Capitale. Il réécrivait les rapports. Il effaçait les noms des amants, les dettes de jeu, les murmures de trahison. Il était le seul rempart entre ce village et un bain de sang purificateur.

Marcas resta interdit. Le froid semblait s'intensifier.

— Alors pourquoi a-t-il disparu ? Pourquoi l'avoir caché ici ?

— Parce qu’il a trouvé le Code, répondit l’Ermite d’un ton soudain solennel. Le Code de la Tombe dont parlait Valois. Ce n’est pas une métaphore, petit. C’est une fréquence. Une suite de nombres qui, une fois lus, réveillent ce qui dort sous nos pieds.

Un bruit sourd ébranla la grange. Ce n’était pas le vent. C’était un impact.

À l’extérieur, les lampadaires au sodium de la rue principale se mirent à grésiller. Un bourdonnement électrique envahit l’air, saturant l’atmosphère d’ozone. La lumière orange revint par saccades, projetant des ombres monstrueuses contre les congères de neige.

Marcas se précipita à la lucarne.

Le spectacle était apocalyptique. Les Peugeot 404 de la milice, enfin démarrées, crachaient des nuages de fumée bleue. Mais les miliciens ne cherchaient plus Marcas. Ils étaient pétrifiés.

Au centre de la place, l’Archive qui marchait s’était arrêtée. Ses plaques de métal, gravées de milliers de noms et de dates, se mirent à vibrer. Les tiroirs qui composaient son torse s’ouvraient et se fermaient dans un rythme frénétique.

— Elle cherche le Facteur, souffla Marcas.

— Elle cherche celui qui a la clé, corrigea l’Ermite. Le Facteur a compris que la République n’est pas un pays. C’est une base de données de cadavres. Et quelqu’un vient d’appuyer sur la touche "Entrée".

Soudain, le vrombissement des moteurs s’arrêta. Net.

Les miliciens sortirent de leurs véhicules, les mains sur leurs revolvers Manurhin.

Mais ils ne visaient pas l'Archive. Ils regardaient leurs propres mains.

Marcas plissa les yeux. À travers la buée de la vitre, il vit une fine traînée de lumière s'échapper des doigts des soldats. De petites étincelles bleues, comme du code binaire s'échappant de la chair.

— L'Innocence de l'exilé, murmura l'Ermite derrière lui. C'est ce que Valois appelait l'ultime protection. Le Facteur s'est exilé de la réalité pour ne pas devenir une donnée.

L'Ermite attrapa Marcas par l'épaule et le fit pivoter. Son regard était brûlant de fièvre.

— Tu as vu le sang sur mes outils, Marcas. Tu as cru au meurtre. C'était ton test. Si tu avais été un homme de la République, tu m'aurais abattu sans réfléchir. Mais tu as cherché la preuve technique. Tu as goûté le sang. Tu as gardé ta raison là où les autres perdent leur âme.

— Où est-il ? demanda Marcas. Où est le Facteur ?

L'Ermite désigna une trappe sous l'établi, dissimulée par des sacs de sciure.

— En dessous. Mais attention. Ce que tu vas voir n'est plus tout à fait humain. Il a passé trop de temps à lire le murmure des morts.

Marcas s'approcha de la trappe. Il sentit une bouffée de chaleur monter du sous-sol. Une chaleur électronique, sèche, mêlée à l'odeur du papier vieux de cent ans.

Il posa la main sur l'anneau de fer de la trappe.

Dehors, le cri de l'Archive déchira la nuit. Ce n'était pas un cri de bête, mais le son

d'un modem se connectant à une ligne infinie. Un hurlement de données strident qui fit éclater les vitres de la grange.

Marcas tira sur la trappe.

Il ne vit pas d'homme. Il vit un puits de lumière blanche, si intense qu'elle semblait solide. Et au milieu de ce blanc absolu, une silhouette était assise devant un pupitre de tri postal.

L'homme ne se retourna pas. Il continuait de tamponner des enveloppes avec une régularité de métronome. Chaque coup de tampon déclenchait une décharge statique dans toute la pièce.

— Monsieur le Facteur ? appela Marcas.

L'homme s'arrêta. Son bras resta suspendu en l'air.

Il tourna lentement la tête. Là où auraient dû se trouver ses yeux, il n'y avait que des fentes sombres d'où s'échappait une fumée noire.

— Le courrier est en retard, Marcas, dit l'homme d'une voix qui semblait provenir de mille récepteurs téléphoniques à la fois. Mais la lettre que tu attends est enfin arrivée.

Il tendit une enveloppe à Marcas. Elle n'avait pas d'adresse. Pas de timbre.

Juste un nom, écrit avec le sang que Marcas avait goûté sur l'établi.

Marcas.

— Ne l'ouvre pas, avertit l'Ermite depuis le haut de l'échelle. Si tu l'ouvres, la République cessera de murmurer.

Marcas regarda l'enveloppe. Puis il regarda la milice qui encerclait maintenant la grange, leurs visages s'effaçant sous la pixellisation de la réalité.

— Elle commencera à hurler, finit Marcas.

Il glissa son doigt sous le rabat de l'enveloppe.

Au moment où le papier se déchira, le monde entier bascula dans un silence si absolu que Marcas entendit le bruit de ses propres neurones s'allumer.

Le premier mot sur la lettre n'était pas un mot.

C'était une coordonnée GPS. Celle de son propre tombeau.

****CLIFFHANGER :****

Un coup violent fut frappé à la porte de la grange. Ce n'était pas la milice. C'était un bruit de métal lourd et de cuir. "Ouvrez au nom du Silence", ordonna une voix que Marcas reconnut entre mille. C'était la sienne. Mais une version de lui-même qui n'était jamais née.

Chapitre 6

Le Deuxième Murmure

CHAPITRE 2 : LE DEUXIÈME MURMURE

Le bois de la porte gémit. Un craquement sec, comme une vertèbre qui lâche.

De l'autre côté, la voix se répéta, identique à celle de Marcas, mais dénuée de toute fatigue. Une version de lui-même qui aurait dormi mille ans dans du formol.

— Ouvre, Marcas. Le Silence n'aime pas attendre.

Marcas ne répondit pas. Son regard était fixé sur le papier froissé. Les coordonnées GPS. Il connaissait ces chiffres. Ce n'était pas un cimetière officiel. C'était un terrain vague derrière l'usine de traitement des eaux, là où le béton finit par dévorer la terre.

L'Ermite, en haut de son échelle, n'était plus qu'une silhouette floue, un amas de pixels grisâtres qui vibraient.

— Ils sont déjà là, murmura le vieillard. La République a horreur des fuites.

Soudain, la porte vola en éclats. Pas sous l'effet d'un bélier, mais sous une pression invisible, une onde de choc qui fit implorer les fibres du chêne. Marcas se jeta au sol. L'air devint froid. Une odeur de gasoil figé et de métal gelé envahit la grange.

Il ne vit personne. Juste une empreinte de botte dans la poussière, se dessinant toute seule. Puis une autre. Le "Lui" qui n'était jamais né marchait vers lui, invisible mais pesant.

Marcas roula sous l'établi, agrippa son sac et se propulsa vers la lucarne arrière. Il n'avait pas le choix. Il devait atteindre la ville. Il devait voir l'Archiviste. Elle seule savait comment lire entre les lignes du sang.

Il sauta. La neige l'accueillit comme un linceul de plomb.

Brumes-les-Mines.

La ville semblait s'être arrêtée en 1974, puis avoir pourri sur place. Sous les lueurs orangées des lampadaires à sodium, la neige tombait en flocons lourds, étouffant le cri des moteurs. Dans les rues désertes, de vieilles Peugeot 404 noires stagnaient le long des trottoirs, leurs capots couverts d'une croûte de glace. Quelques-unes toussaient, le vrombissement de leurs moteurs de 1.6 litre peinant à percer le froid polaire. Un bruit de ferraille et de combustion incomplète.

Marcas marchait, le col de son manteau relevé. L'odeur de suie collait à ses poumons. Ici, la République des Murmures ne se cachait plus. Elle était partout. Dans les fils électriques qui vibraient sans vent. Dans les reflets huileux des flaques de diesel.

Il bifurqua vers le bâtiment des Archives Municipales, un bloc de béton brutiste qui ressemblait à un bunker oublié par l'histoire.

Élise Varin l'attendait. Elle lui avait promis la vérité sur le "Protocole du Silence".

La porte de service était entrouverte. Pas de traces de pas. Juste un courant d'air glacial qui s'engouffrait dans le hall, emportant avec lui une odeur de papier rance et quelque chose de plus âcre. De plus organique.

Marcas sortit sa lampe torche. Le faisceau coupa l'obscurité comme un scalpel.

— Élise ?

Pas de réponse. Juste le ronronnement lointain d'une chaudière en fin de vie.

Il monta l'escalier en colimaçon. Arrivé au deuxième étage, le silence devint physique. Une pression sur les tympans. Il franchit le seuil du bureau des registres coloniaux.

Il s'arrêta net.

Élise Varin ne parlait plus. Elle ne parlerait plus jamais.

Elle oscillait doucement au bout d'un câble électrique tressé, fixé à une conduite de chauffage au plafond. Ses pieds, chaussés de bottines de cuir usées, effleuraient le bureau jonché de dossiers. Ses yeux, injectés de sang, fixaient un point invisible au-delà du béton.

Elle était encore chaude. La buée s'échappait encore faiblement de ses lèvres entrouvertes, un dernier souffle qui refusait de quitter la pièce.

— Merde, lâcha Marcas dans un souffle.

Il s'approcha. Il n'y avait pas de chaise renversée. Élise n'avait pas sauté. On l'avait hissée.

Son bras droit pendait, rigide. Ses doigts étaient crispés sur un objet. Marcas utilisa son mouchoir pour desserrer l'étreinte de la morte. C'était une photographie. Une épreuve argentine, déchirée sur le côté gauche, jaunie par le temps et l'humidité des mines.

Il l'étala sous la lumière de sa lampe.

La photo datait d'environ trente ans. On y voyait un groupe de sept hommes en costume sombre, debout devant l'entrée de la mine Saint-Lazare, fermée officiellement en 1991 pour "instabilité géologique". Parmi eux, Marcas reconnut le maire actuel, le préfet de l'époque et un troisième homme dont le visage avait été gratté au cutter.

Mais ce n'était pas les notables qui firent trembler Marcas.

À l'arrière-plan, dans l'ombre de la galerie de mine, on distinguait une silhouette. Une forme humaine, mais trop longue, trop fluide. Et surtout, ces hommes ne souriaient pas. Ils avaient l'air de condamnés. Ils portaient tous, épinglé à leur revers, un petit insigne en forme de bouche cousue.

Marcas retourna la photo. Au dos, une écriture nerveuse, celle d'Élise :

"Le Silence n'est pas une absence de bruit. C'est une présence qui dévore tout. Ils ont ouvert la porte à Saint-Lazare. Marcas, le GPS n'est pas ton tombeau. C'est le leur."

Un bruit sourd résonna dans le couloir.

Clac. Clac. Clac.

Le bruit de talons ferrés sur le linoleum. Régulier. Militaire.

Marcas se figea. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. En bas, dans la rue baignée de sodium orange, trois Peugeot 404 venaient de se garer en épi, bloquant toute sortie. Les moteurs restaient allumés, crachant une fumée grise qui stagnait sur la neige.

Des hommes en imperméables sombres descendirent. Ils ne communiquaient pas par gestes, ni par paroles. Ils semblaient mus par une seule et même pensée.

Marcas regarda le corps d'Élise. Il remarqua alors un détail qu'il avait raté.

Dans la main gauche de l'archiviste, il y avait autre chose. Un petit émetteur radio des années 80, la diode rouge clignotant frénétiquement.

Le "Deuxième Murmure" commença alors.

Ce n'était pas un son audible. C'était une fréquence qui fit vibrer les dents de Marcas, une onde de choc mentale qui projetait des images de galeries sombres et de visages sans bouche.

La radio grésilla. Une voix en sortit. Ce n'était pas la sienne, cette fois. C'était celle de son père, disparu depuis vingt ans.

— Marcas, ne regarde pas derrière toi. Il est déjà dans la pièce.

Marcas sentit un souffle glacé sur sa nuque. L'odeur de la suie devint insupportable.

Il ne se retourna pas. Il fixa la photo. Dans le reflet du verre du cadre posé sur le bureau, il vit la silhouette derrière lui.

Ce n'était pas un homme.

C'était une déchirure dans la réalité. Un vide en forme d'homme, vêtu de son propre manteau.

La chose leva la main. Elle tenait une aiguille de scellé chirurgical et un fil d'acier.

****CLIFFHANGER : ****

Alors que l'ombre s'apprêtait à frapper, le téléphone du bureau d'Élise se mit à sonner. Marcas décrocha par réflexe. À l'autre bout, un silence de mort, puis un cri strident, électronique, qui fit exploser tous les tubes de sodium de la rue. Dans le noir total, une voix d'enfant murmura à son oreille : "C'est l'heure de la deuxième suture, papa."

Chapitre 7

Le Secret des Mines

CHAPITRE : LE SECRET DES MINES

Le noir n'était pas vide. Il était habité.

L'écho du cri électronique vibrait encore dans les tympans de Marcos, une fréquence parasite qui refusait de s'éteindre. L'obscurité dans le bureau d'Élise était totale, une mélasse d'encre où l'odeur de la suie s'était changée en un parfum de chair brûlée. Il ne sentait plus la présence derrière lui. La chose — la déchirure — s'était-elle dissoute dans la panne de secteur ?

Marcos ne demanda pas son reste. Il tâtonna, récupéra son manteau, et se rua vers la sortie.

Dehors, la ville était une agonie de métal et de glace. Les lampadaires à sodium, foudroyés par la décharge, pendaient comme des têtes décapitées. La neige tombait en silence, lourde, étouffante, recouvrant les secrets de la République d'un linceul d'indifférence.

Il atteignit sa Peugeot 404 garée en double file. La carrosserie bleu nuit était déjà blanche. Il tourna la clé.

Le démarreur hoqueta. *Clac. Clac. Clac.* Le froid avait figé le gazoil.

— Allez, ma vieille. Pas maintenant.

Le moteur Indenor finit par s'ébrouer dans un nuage de fumée noire qui se confondit avec l'ombre des immeubles. Marcas passa la première. Il devait s'éloigner. Pas seulement de ce bureau, mais de cette voix d'enfant qui résonnait encore contre ses parois crâniennes.

C'est l'heure de la deuxième suture.

Il savait où aller. Les indices du facteur disparu ne menaient pas à la mairie, ni au commissariat. Ils menaient plus bas. Là où la terre avait été éventrée pendant un siècle avant d'être recousue à la hâte.

Le Puits 14. La Mine des Murmures.

La route qui menait au carreau de la mine était un ruban de glace noire. Les phares jaunes de la 404 balayaient des squelettes de derricks et des convoyeurs à charbon rouillés. Ici, le silence n'était pas naturel. C'était le silence d'une tombe que l'on n'aurait jamais dû fermer.

Marcas gara la voiture devant la grille défoncée. L'odeur changea brusquement. Ce n'était plus seulement le froid. C'était une exhalaison âcre, chimique, un mélange de soufre et de solvants industriels qui vous prenait à la gorge.

Il sortit sa torche électrique. Le faisceau coupa l'obscurité comme un scalpel.

Il marcha sur le ballast gelé. Sous ses pieds, le sol semblait vibrer. Un vrombissement sourd, souterrain. Des générateurs ? À cette heure ?

Il atteignit le bâtiment de la recette, une cathédrale de briques rouges et de verre brisé. C'est là que le facteur avait été vu pour la dernière fois par un témoin anonyme.

Marcas trouva la trappe de service. Le cadenas n'avait pas été forcé ; il avait été ouvert avec une clé. Une clé de la ville.

Il descendit l'échelle de fer. Chaque barreau était une morsure de glace sur ses doigts.

Dix mètres. Vingt mètres.

L'air devint lourd. La température grimpa. Ce n'était pas la chaleur naturelle des profondeurs, c'était la fièvre d'une décomposition.

Arrivé au premier niveau de galerie, Marcas braqua sa lampe. Ce qu'il vit le figea sur place.

Le sol de la galerie n'était plus fait de schiste ou de poussière de charbon. Il était jonché de fûts métalliques. Des centaines. Certains étaient empilés avec une précision militaire, d'autres gisaient, éventrés, déversant une substance visqueuse, d'un orange fluorescent, qui rongeaient la roche.

Marcas s'approcha d'un fût. Il essuya la couche de poussière sur l'étiquette.

« PROPRIÉTÉ DE LA MUNICIPALITÉ – TRAITEMENT SPÉCIAL – CODE 77-B. »

Son sang se glaça. Le Code 77-B. Il connaissait ce protocole. C'était le nom de code pour les déchets toxiques issus des usines de transformation chimique du nord, des résidus de dioxine et de métaux lourds que l'État refusait de traiter à cause du coût.

La mairie n'avait pas fermé la mine pour des raisons de sécurité. Elle l'avait transformée en cloaque illégal. Une décharge toxique au-dessus de la nappe phréatique de la région.

Le mobile était là, sous ses yeux. Le facteur, dans sa tournée méticuleuse, avait dû remarquer les ballets de camions nocturnes. Il avait dû trouver un accès, prendre des photos.

La République des Murmures ne l'avait pas tué pour ce qu'il savait des hommes, mais pour ce qu'il savait du sol.

Soudain, le vrombissement s'arrêta.

Le silence qui suivit fut pire que le bruit. Marcas éteignit sa lampe par réflexe.

Dans le noir, il entendit un bruit de succion. *Ploc. Ploc.* Le liquide orange qui gouttait. Et puis, un autre son. Un frottement de métal sur le gravier.

— Vous ne devriez pas être ici, Marcas.

La voix était calme. Trop calme. Elle venait de l'obscurité, à quelques mètres devant lui. Ce n'était pas la voix de son père. Ce n'était pas la voix de l'enfant. C'était une voix bien réelle, celle du maire, l'honorable docteur Arnault.

Marcas ralluma sa torche, mais il ne visa pas le visage du maire. Il visa ses mains.

Arnault ne tenait pas d'arme à feu. Il tenait une seringue pressurisée, du type utilisé pour les vaccinations de masse, et un rouleau de fil d'acier chirurgical.

— Le facteur était un homme curieux, continua Arnault, s'avancant dans le halo de lumière. Sa curiosité l'a rendu malade. Nous avons dû le... soigner.

— Soigner ? Vous l'avez massacré, Arnault. Vous avez empoisonné cette ville pour des millions de subventions détournées.

Le maire eut un petit rire sec, sans joie.

— La ville est déjà morte, Marcas. Je ne fais qu'embaumer le cadavre. Regardez autour de vous. Ces fûts ? C'est le sang de notre économie. Si cela s'ébruite, la ville est rasée. Les familles, les écoles, tout disparaît. Je protège mes administrés.

— En les cousant ? En leur arrachant la langue ?

— La suture est une nécessité chirurgicale, Marcas. Quand une plaie refuse de cicatriser, on la force.

Arnault fit un pas de plus. Ses yeux brillaient d'une lueur fanatique, accentuée par les reflets orangés de la nappe toxique à ses pieds.

— Votre père avait compris, lui aussi. Il a été le premier à bénéficier de mon expertise. C'est pour cela qu'il n'est jamais revenu. Il fait partie des fondations, maintenant.

Le cœur de Marcas manqua un battement. La colère, froide et tranchante, remplaça la peur. Il chercha une issue, mais derrière lui, l'échelle était hors de portée.

C'est alors qu'il le vit.

Dans l'ombre, derrière le maire, quelque chose bougeait. Ce n'était pas un homme. C'était cette même déchirure de réalité qu'il avait vue dans le bureau d'Élise. Le vide en forme d'homme.

Sauf que cette fois, la chose ne portait pas le manteau de Marcas. Elle portait l'uniforme bleu délavé du facteur.

La créature s'approcha silencieusement d'Arnault. Elle leva sa main vaporeuse. Elle

tenait une aiguille immense, une aiguille de scellé qui semblait faite de lumière noire.

Le maire ne semblait pas la voir. Il continuait d'avancer vers Marcos, la seringue levée.

— Ne bougez pas, Marcos. La deuxième suture ne fait mal que si l'on résiste.

Le monstre derrière lui posa sa main sur l'épaule d'Arnault. Le maire se figea. Son visage passa de l'arrogance à une terreur absolue. Sa peau commença à se plisser, comme si on tirait sur des fils invisibles sous son épiderme.

— Qu'est-ce que... commença Arnault.

Un cri strident, identique à celui du téléphone, déchira l'air de la galerie.

Les fûts toxiques autour d'eux se mirent à trembler. Les parois de la mine craquèrent. Un liquide noir, plus dense que l'huile, commença à sourdre des fissures du plafond.

Marcos comprit que ce n'était pas seulement un scandale écologique. C'était une invocation. La pollution, la mort, le secret... tout cela avait nourri quelque chose qui dormait sous la terre.

****CLIFFHANGER :****

Alors que la créature commençait à recoudre la bouche du maire avec des fils d'ombre, le sol se déroba sous les pieds de Marcos. Il tomba dans une cavité inférieure, une salle cachée dont aucune carte ne faisait mention. En touchant le sol, sa torche éclaira une rangée de berceaux en fer, parfaitement alignés au milieu des fûts de poison.

Dans chaque berceau, un enfant attendait, les yeux grands ouverts, la bouche

soigneusement cousue d'un fil d'acier.

Et sur le dernier berceau, une plaque de cuivre portait un seul nom : ****MARCAS JR.****

Une main glacée se posa sur son front. La voix de l'enfant murmura, non plus à son oreille, mais directement dans son esprit : **"Tu es en retard pour la berceuse, papa."**

Chapitre 8

L'Alibi du Maire

La morsure du froid fit l'effet d'un défibrillateur.

Marcas se redressa d'un bond, le cœur cognant contre ses côtes comme un piston de moteur diesel encrassé. La cavité, les berceaux, le murmure de cet enfant impossible... Tout semblait s'être dissous dans une brume de soufre. Il n'était plus sous le sol. Il était étalé sur le bitume gelé, juste devant la grille monumentale de la mairie.

L'air sentait la suie et le gasoil figé. Une odeur lourde, grasse, qui collait aux poumons. Autour de lui, le village de Roche-Noire étouffait sous une chape de neige épaisse, un linceul blanc que seules les lueurs orangées des lampadaires à sodium parvenaient à percer de leurs halos maladifs.

Au loin, le vrombissement erratique d'une Peugeot 404 déchira le silence. Le moteur peinait, crachant des nuages de fumée noire dans l'obscurité glacée. Le métal criait sous la torture du gel.

Marcas palpa son visage. Pas de fil. Pas de plaie. Mais le souvenir de la main glacée sur son front était encore là, gravé dans sa chair. Il se leva, les muscles raidis par un froid de -15 degrés. Il n'avait plus le temps pour les doutes métaphysiques. Le maire, Valérien, était au bout de cette allée de graviers. Le maire savait.

Il franchit le perron. La porte n'était pas verrouillée. Dans cette république de l'ombre, on ne craignait pas les cambrioleurs, on craignait le silence.

Le bureau du maire était une capsule temporelle tapissée de velours cramoisi et de boiseries sombres. Valérien était là, assis derrière son bureau en chêne massif, mais ce n'était plus le potentat arrogant de l'après-midi.

Il était livide. Sa lèvre inférieure tremblait. Une trace rouge, comme une griffure, barrait sa joue, là où Marcas avait cru voir les fils d'ombre le recoudre.

— Vous êtes entré sans frapper, Marcas, murmura Valérien. Une habitude de flic de la capitale.

Marcas ne répondit pas. Il avança jusqu'au bureau, posa ses mains à plat sur le cuir vert. Ses phalanges étaient blanches.

— J'ai vu les berceaux, Monsieur le Maire. J'ai vu le poison. Et j'ai vu mon fils. Ou ce que vous en avez fait.

Valérien eut un rire nerveux, un son sec qui ressemblait à un craquement de branche morte. Il sortit une flasque de sa poche intérieure et but une longue gorgée. L'odeur de l'eau-de-vie bon marché vint se mêler à l'effluve de suie qui imprégnait la pièce.

— Vous délirez. Le froid, les émanations des cuves... Roche-Noire joue des tours aux esprits faibles.

— La gamine, le meurtre de la semaine dernière, reprit Marcas d'une voix sourde, ignorant la provocation. C'est vous. Vous les sacrifiez pour nourrir cette chose sous la terre. Pour que l'usine continue de tourner ? Pour que le village ne disparaisse pas de la carte ?

Marcas sortit son arme, un Manurhin .357. Le métal froid semblait absorber la faible

lumière des lampes à sodium qui filtraient par la fenêtre. Il le posa sur le bureau, le canon pointé vers le plexus du maire.

— Avouez. Et peut-être que je ne vous laisserai pas à la créature.

Le maire ferma les yeux. Un instant, le silence devint si dense qu'on aurait pu l'entendre vibrer. Puis, il ouvrit un tiroir. Marcas arma le chien du revolver.

Valérien ne sortit pas d'arme. Il sortit une liasse de polaroids et un carnet de cuir noir. Il les fit glisser vers Marcas.

— Regardez les dates, inspecteur. Regardez les heures.

Marcas jeta un œil aux photos. Elles étaient granuleuses, prises dans une lumière tamisée, celle d'une chambre d'hôtel de province ou d'un appartement bourgeois. On y voyait le maire, déshabillé, dans les bras d'une femme. Ce n'était pas n'importe qui. C'était l'épouse du préfet de région, une femme dont l'influence à Paris était légendaire.

— La nuit du meurtre, dit Valérien d'une voix monocorde. J'étais à soixante kilomètres d'ici. À l'Hôtel de la Poste, à Saint-Claude. Chambre 14. Nous y étions de 22h00 à 4h00 du matin. Le concierge est un ami. Il ne parlera pas à la police, mais il témoignera devant un juge si ma vie est en jeu.

Marcas scruta les photos. Une horloge murale en arrière-plan confirmait les dires du maire. Le crime avait eu lieu à minuit pile, dans la forêt de Roche-Noire. Valérien ne pouvait pas être à deux endroits à la fois. L'alibi était béton, scandaleux, mais indiscutable.

La colère de Marcas retomba brusquement, remplacée par un vertige nauséux.

— Alors qui ? Qui coud les bouches ? Qui remplit ces berceaux ?

Valérien se pencha en avant, son visage baigné dans l'ombre portée de la lampe. Ses yeux étaient deux puits de terreur.

— Vous ne comprenez pas, Marcas. Je ne dirige rien ici. Je ne suis que le majordome. Je m'occupe de la paperasse, de l'administration, des apparences. Je fais en sorte que l'État ne regarde pas de trop près nos registres de pollution.

Il baissa la voix jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un souffle.

— C'est le Conseil des Murmures qui gère la justice interne.

— Le Conseil ? Quel conseil ?

— Les anciens. Les familles fondatrices. Ceux qui ont passé le pacte avec la terre en 1848, quand la mine a failli fermer. Ils estiment que la loi des hommes est trop superficielle pour Roche-Noire. Quand quelqu'un menace l'équilibre, quand un secret risque de fuiter... le Conseil intervient. Ils "réparent". Ils cousent ce qui doit rester fermé.

Marcas sentit un frisson lui parcourir l'échine.

— Les enfants... j'ai vu mon fils là-bas. Il est mort il y a cinq ans, Valérien !
Comment peut-il être dans ce sous-sol ?

Le maire secoua la tête, une pitié sincère et atroce dans le regard.

— Ce que vous avez vu n'est pas votre fils. C'est une résonance. Le Conseil utilise le poison et la géologie particulière de cette vallée pour manifester ce qui nous brise le plus. Ils ne se contentent pas de tuer, Marcas. Ils intègrent les victimes à la structure

même du village. Le Conseil a jugé que vous étiez une menace. Ils vous ont attiré ici.

Soudain, le vrombissement de la Peugeot 404 à l'extérieur s'arrêta net.

Le silence qui suivit fut total. Plus de vent. Plus de crépitement de neige.

Un bruit sec retentit dans le couloir de la mairie. *Clac. Clac. Clac.*

Le bruit de talons ferrés sur le marbre. Régulier. Mécanique.

Le maire se décomposa. Il attrapa le bras de Marcos, ses doigts s'enfonçant dans sa manche avec la force du désespoir.

— Ils sont là, souffla-t-il. Ils n'aiment pas qu'on explique les règles.

La porte du bureau commença à se couvrir d'une fine couche de givre noir. Une vapeur s'échappait des interstices, une vapeur qui ne montait pas, mais rampait sur le sol, dense comme du mercure.

Marcas récupéra son arme.

— Qui compose ce Conseil ? Donnez-moi des noms !

Valérien ouvrit la bouche pour répondre, mais aucun son ne sortit. Ses yeux s'écarquillèrent de douleur. Sous la peau de son cou, Marcos vit quelque chose bouger. Des bosses rapides, comme des vers filiformes filant sous l'épiderme.

Le maire porta ses mains à sa gorge, grattant furieusement. La peau se déchira. Mais ce n'était pas du sang qui coulait. C'était du fil d'acier noir qui émergeait de sa propre trachée, s'enroulant autour de ses doigts, le ligotant de l'intérieur.

La porte du bureau vola en éclats, non pas sous un choc physique, mais comme si le bois lui-même avait décidé de mourir et de tomber en poussière.

Dans l'encadrement, trois silhouettes se tenaient debout. Elles portaient les uniformes de la gendarmerie des années 50, mais leurs visages étaient des masques de porcelaine blanche, lisses, sans yeux, sans nez. Seule une fente horizontale barrait le bas de leurs visages, scellée par des agrafes chirurgicales.

L'une des silhouettes leva une main gantée de cuir noir. Elle tenait un registre de baptême. Elle l'ouvrit et une voix, composée de milliers de chuchotements superposés, emplit la pièce :

— *Marcas, Julien. Dossier de réaffectation 77-B. Le berceau vous attend.*

Le sol sous les pieds de Marcas commença à vibrer. Il comprit avec horreur que le bureau du maire n'était pas une pièce fixe. C'était une plaque mobile, un ascenseur dissimulé dans les rouages du village.

Le plancher bascula brusquement à 45 degrés.

****CLIFFHANGER : ****

Alors que Marcas glissait vers les gendarmes sans visage, il aperçut sur le bureau, juste avant qu'il ne s'effondre dans le noir, la photo du maire avec sa maîtresse. L'image changeait sous l'effet du givre noir. La femme sur la photo n'était plus l'épouse du préfet. C'était la propre femme de Marcas, décédée elle aussi cinq ans plus tôt, qui le regardait fixement à travers le papier glacé en posant un index sur ses lèvres cousues.

La chute reprit. Cette fois, il ne tombait pas vers une salle cachée. Il tombait vers le centre de triage, là où les murmures devenaient des hurlements.

Chapitre 9

La Nuit des Masques

****CHAPITRE : LA NUIT DES MASQUES****

Le froid ne l'a pas cueilli. Il l'a percuté.

Marcas reprit connaissance contre une paroi métallique, les poumons brûlés par une inspiration trop brusque. L'obscurité n'était plus totale. Elle était striée de zébrures orangées, une lumière sale, malade, projetée par les vieux lampadaires à sodium du village.

Il n'était plus dans le bureau du maire. Il n'était plus dans l'ascenseur. Le centre de triage n'était pas une pièce, c'était un état de fait. Il se trouvait dans une ruelle étroite, à l'arrière des entrepôts de la Coopérative. Son corps lui faisait mal, une douleur sourde à la base du crâne.

L'air puait. Une odeur âcre, épaisse. Un mélange de suie de charbon et de gasoil figé. Dans le silence étouffant de la neige qui tombait en flocons lourds comme des morceaux de coton sale, un bruit mécanique dominait : le vrombissement erratique d'une Peugeot 404 garée quelques mètres plus loin. Le moteur Indenor peinait, crachotant une fumée bleue qui stagnait au ras du sol gelé.

Marcas se redressa, les doigts crispés sur son manteau. L'image de sa femme — l'index sur ses lèvres cousues — battait comme un second cœur sous ses tempes.

C'était ce soir. La Nuit des Masques.

Dans la République des Murmures, le silence est une loi. Une fois par an, on autorise le peuple à l'habiller.

Marcas déboucha sur la place de la Fontaine. La scène était dantesque. Des silhouettes massives déambulaient sans un mot. La tradition exigeait le port de masques en cuir bouilli ou en écorce de bouleau noirci. Des visages sans yeux, des gueules de loups grimaçantes, des faciès de juges aux orbites vides.

Les habitants dansaient une valse lente, sans musique. Le seul rythme était celui des moteurs des véhicules officiels, alignés comme des sentinelles de fer, leurs phares jaunes perçant péniblement le voile de givre.

— Monsieur Marcas.

La voix était un souffle, juste derrière son oreille. Marcas pivota, la main s'enfonçant par réflexe dans sa poche vide. Un homme portait le masque du "Collecteur" : une face oblongue avec un entonnoir de cuivre à la place de la bouche.

— Votre dossier a été validé, murmura l'homme. Suivez-moi. La maîtresse vous attend.

Marcas hésita. *La maîtresse.* Dans le jargon du Bureau, cela désignait la planque de l'archiviste, ou une exécution sommaire. Mais l'image de sa femme sur le bureau du maire le poussait en avant. La curiosité était un poison, et il en avait déjà bu une pinte.

Ils s'enfoncèrent dans le quartier des tanneries. Ici, les lampadaires étaient brisés. Seules les lueurs orangées lointaines découpaient les ombres. Le silence devint oppressant, uniquement rompu par le craquement de la neige sous leurs bottes.

L'homme au masque de cuivre s'arrêta devant une porte cochère massive. Il fit un geste de la main, une invitation.

— À l'intérieur. Le Berceau est là.

Marcas entra. L'odeur de gasoil redoubla. C'était un ancien garage, reconverti en entrepôt de stockage pour les archives déclassées. Des piles de papier jauni montaient jusqu'au plafond, maintenues par des sangles de cuir.

Soudain, le moteur de la 404 qui tournait à l'extérieur s'arrêta.

Le silence qui suivit fut pire qu'une explosion.

Marcas sentit le déplacement d'air avant d'entendre le choc.

Il plongea sur le côté, roulant sur le sol couvert de sciure et d'huile. Une lame de fer froid siffla là où se trouvait sa gorge une seconde plus tôt. L'homme au masque de cuivre n'était plus un guide. C'était un équarrisseur.

L'assaillant revint à la charge. Ses mouvements étaient fluides, professionnels. Pas un geste de trop. Un tueur de la Section Spéciale.

— Qui t'envoie ? grogna Marcas, le dos contre une pile de dossiers. Le Maire ? Ou ce qui reste de ma femme ?

L'autre ne répondit pas. Les Murmures ne parlent jamais pendant l'effort.

L'homme plongea. Marcas attrapa un lourd registre de réaffectation sur une étagère et

le projeta de toutes ses forces. Le papier de 120 grammes, dense comme du bois, frappa le masque de cuivre dans un bruit métallique. L'agresseur tituba.

Marcas ne lui laissa pas de répit. Il se jeta sur lui, attrapant le poignet qui tenait le surin. Ils luttèrent au sol, dans la poussière et l'odeur de suie. La force de l'assaillant était surhumaine, nourrie par une adrénaline froide.

Marcas parvint à bloquer le bras du tueur contre un montant métallique de l'étagère. Dans un mouvement de levier désespéré, il pressa de tout son poids.

Un craquement d'os. Un gémissement étouffé derrière le masque.

Le couteau tomba dans la sciure imbibée de diesel.

Marcas plaqua l'homme au sol, arrachant d'un geste violent le masque de cuir et de cuivre. Ce qu'il vit le glaça : ce n'était pas un visage, mais une masse de cicatrices de brûlures, une peau qui semblait avoir été refaçonée à la cire.

L'homme parvint à se dégager d'un coup de genou sauvage dans le plexus de Marcas. Il récupéra son arme, mais au lieu de frapper, il recula vers l'ombre de la porte cochère.

C'est à cet instant, sous la lumière blafarde d'une ampoule nue suspendue au plafond, que Marcas vit sa main.

L'assaillant tenait le chambranle de la porte pour se stabiliser. Sur le dos de sa main droite, entre le pouce et l'index, s'étalait une cicatrice spécifique. Une marque keloïde, parfaitement symétrique, en forme de clé de sol inversée.

Marcas se figea. Il connaissait cette marque.

C'était la signature chirurgicale des médecins du Projet Berceau. Une marque qu'il n'avait vue que sur une seule personne auparavant : le chirurgien qui avait signé l'acte de décès de sa femme, cinq ans plus tôt.

L'homme disparut dans la nuit, se fondant dans la procession des masques qui passait au bout de la ruelle.

Marcas sortit de l'entrepôt, chancelant. Ses mains tremblaient.

La fête battait son plein sur la place principale. Le givre noir recouvrait désormais les visages de bois, leur donnant un aspect organique, comme si les masques commençaient à pousser sur la peau des habitants.

Le vrombissement des Peugeot 404 reprit, plus fort, comme un chœur de bêtes d'acier. La fumée bleue envahissait tout.

Marcas fouilla ses poches. Ses doigts rencontrèrent un morceau de papier glacé qu'il n'avait pas senti auparavant. Il le sortit.

C'était un coin de la photo qu'il avait vue sur le bureau du maire. Juste un fragment déchiré. On y voyait la main de sa femme, posée sur une table en acajou.

Sur le dos de sa main, entre le pouce et l'index, une petite cicatrice blanche commençait à apparaître sous l'effet de l'humidité du froid.

Une clé de sol inversée.

Marcas leva les yeux vers la foule. Des centaines de masques le fixaient désormais. Le mouvement de la valse s'était arrêté. Le silence n'était plus une règle, c'était une

arme.

Soudain, tous les haut-parleurs du village, d'ordinaire réservés aux annonces de rationnement, crachèrent un larsen strident. Puis, une voix de femme, distordue, lointaine, s'éleva :

— *Julien... Tu as oublié de fermer les yeux.*

Marcas se retourna. Derrière lui, la Peugeot 404 officielle du préfet s'était arrêtée. La vitre arrière descendit lentement, révélant une silhouette drapée de noir.

La femme ne portait pas de masque. Elle n'en avait pas besoin. Ses lèvres étaient réellement cousues par un fil d'argent, et pourtant, Marcas l'entendit rire distinctement dans sa propre tête.

****CLIFFHANGER : ****

La portière s'ouvrit. Ce n'était pas sa femme qui en sortit, mais une enfant qui lui ressemblait trait pour trait, portant la robe de chambre que sa femme portait le soir de sa mort. L'enfant tenait à la main une boîte en fer blanc, celle où Marcas gardait ses souvenirs de guerre.

— Papa, dit l'enfant d'une voix qui n'avait rien d'humain, maman dit que le triage est fini. C'est l'heure de la réaffectation.

Partout autour d'eux, les villageois masqués s'agenouillèrent dans la neige polluée, leurs mains droites levées, exposant tous, sans exception, la même cicatrice en forme de clé de sol.

Chapitre 10

L'Affrontement à la Scierie

CHAPITRE : L'Affrontement à la Scierie

Marcas ne respirait plus. L'air était un bloc de glace pilée dans ses poumons. Devant lui, l'enfant à la robe de chambre oscillait comme une flamme noire sur le linceul blanc de la route. Elle tenait la boîte en fer blanc — sa boîte, celle de 1954, marquée par la boue d'Indochine — avec une révérence obscène.

Le rire mental de la femme aux lèvres cousues s'intensifia, une fréquence stridente qui faisait vibrer les molaires de Marcas.

Puis, le mouvement.

À la périphérie de la foule agenouillée, une ombre se redressa. Un homme. Grand, sec, portant la veste en cuir bouilli des auxiliaires de la préfecture. Il ne s'agenouillait pas. Il fuyait. Marcas vit l'éclat de la lune sur son cou : la cicatrice en forme de clé de sol n'était pas un simple stigmaté, c'était une boursouffure violacée, une greffe de peau étrangère.

C'était lui. L'homme qui savait pour le triage. L'homme qui avait orchestré l'effacement de sa vie.

Marcas bondit. Ses articulations crièrent, mais l'adrénaline, ce vieux carburant de guerre, prit le relais.

— Marcas ! hurla la voix inhumaine de l'enfant derrière lui. La réaffectation n'attend

pas !

Il n'écoula pas. Il s'enfonça dans la pénombre, quittant le halo orangé des lampadaires à sodium pour s'engouffrer dans le dédale des entrepôts. La neige, polluée par les suies de l'usine de traitement voisine, collait à ses semelles comme du goudron froid.

Devant lui, l'ombre bifurqua vers la vieille scierie des Trois-Vents. Un squelette de bois et de tôle ondulée qui surplombait le ravin.

L'odeur le frappa avant qu'il n'atteigne le seuil : un mélange âcre de sciure putréfiée, de gasoil figé par le gel et de rouille humide. Un parfum de fin du monde.

Marcas franchit la porte monumentale, suspendue à un rail tordu. À l'intérieur, le silence était un poids. Puis, un vrombissement lointain, sourd, fit vibrer les vitres brisées. Au dehors, les Peugeot 404 de la préfecture tentaient de démarrer, leurs moteurs Indenor toussant dans le froid polaire, un râle mécanique qui semblait répondre aux pulsations du bâtiment.

— Je sais que tu es là, Lucien, lâcha Marcas. Sa voix était un gravier sec.

Un rire monta des entrailles de la machine. Un rire de gamin trop gâté, gâté par le mal. Lucien, le fils du shérif local. Le bon petit soldat de la République des Murmures.

— Tu es en retard pour le concert, Marcas, résonna une voix au-dessus de lui.

Marcas leva les yeux. Lucien était perché sur la passerelle de contrôle, surplombant la scie à ruban géante. Son visage était pâle, déformé par une excitation fiévreuse. Il tenait un levier de commande.

— Mon père dit que tu es un vestige. Un déchet de l'ancien monde. On ne garde pas

les déchets dans le nouveau Grand Orchestre.

— Où est ma femme ? demanda Marcas, sa main se resserrant sur la crosse de son pistolet d'ordonnance caché sous son manteau.

— Ta femme ? Lucien inclina la tête, sa cicatrice brillant d'un éclat maladif sous une ampoule nue qui balançait au bout de son fil. Elle est dans la partition. Chaque cri, chaque soupir est une note. On l'a... réaffectée.

D'un coup sec, Lucien abaissa le levier.

Le vacarme fut instantané. Un cri de métal contre métal. Le vieux générateur diesel au sous-sol s'ébroua dans un nuage de fumée noire et grasse qui envahit l'espace. Les courroies de transmission en cuir, sèches et craquelées, se mirent à battre l'air comme des fouets. La scie à ruban, une lame de six mètres de circonférence, commença sa rotation. Un sifflement strident, montant dans les aigus jusqu'à devenir insupportable.

Lucien sauta de la passerelle, une hache de forestier à la main. Il retomba avec une souplesse de prédateur dans la sciure.

— On ne meurt pas ici, Marcas. On devient du silence !

L'affrontement fut brutal. Lucien chargea, la hache décrivant un arc de cercle qui pulvérisa un montant en bois à quelques centimètres de la tempe de Marcas. Marcas riposta par un coup de coude au plexus, mais le jeune homme semblait ne pas ressentir la douleur. Il y avait une force mécanique dans ses membres, une rigidité inhumaine.

Ils roulèrent au sol, parmi les débris de bois et les flaques d'huile noire. L'odeur du gasoil brûlé prenait à la gorge. Marcas sentit ses forces décliner. L'âge, le froid, le manque de sommeil.

Lucien le dominait, ses mains se refermant sur le cou de Marcas. La cicatrice en clé de sol sur son cou semblait pulser au rythme de la scie à ruban.

— Écoute le murmure, Marcas... Écoute-le !

Dans l'esprit de Marcas, la voix de la femme aux lèvres cousues revint, plus forte que le bruit des machines. Elle ne riait plus. Elle chantait une berceuse distordue, une mélodie qui vidait sa volonté, qui lui donnait envie de fermer les yeux et de se laisser recouvrir par la neige noire.

Papa, c'est l'heure de la réaffectation.

Marcas vit, du coin de l'œil, la boîte en fer blanc posée sur un établi, à quelques mètres. Lucien l'avait ramenée ici. Pourquoi ?

Dans un sursaut de rage pure, Marcas glissa sa main vers sa poche et en sortit non pas son arme, mais un vieux briquet Tempête, un reste de sa campagne de 45. Il le fit claquer et le projeta contre le réservoir auxiliaire du générateur qui fuyait juste derrière Lucien.

L'explosion ne fut pas une déflagration totale, mais un souffle de feu bleu qui projeta Lucien en avant, en plein vers la trajectoire de la scie en mouvement.

Le jeune homme hurla, un cri qui fut instantanément étouffé par le gémissement du métal. Sa veste fut happée par la lame. Marcas se jeta en arrière alors que le corps de Lucien était entraîné vers le mécanisme de triage.

Mais Lucien ne fut pas coupé en deux.

La lame se brisa.

Un claquement métallique, comme un coup de canon, résonna dans toute la scierie. Des fragments de l'acier trempé volèrent dans toutes les directions, déchiquetant les structures de bois. Le mécanisme s'emballa, les engrenages se bloquant les uns après les autres dans un vacarme de fin du monde.

Marcas se releva péniblement, le visage ensanglanté par une entaille superficielle. La fumée était si épaisse qu'il n'y voyait plus à un mètre.

Le silence retomba, plus lourd qu'avant, troué seulement par le tic-tac du métal qui refroidit.

Il s'approcha de l'établi. La boîte en fer blanc était là, intacte au milieu du chaos.

Il l'ouvrit d'une main tremblante.

À l'intérieur, il n'y avait pas ses souvenirs de guerre. Pas de médailles, pas de photos jaunies de sa section.

Il y avait des langues. Des dizaines de langues humaines, conservées dans du formol, chacune percée par un fil d'argent. Et au centre, une petite étiquette en carton, soigneusement calligraphiée : *« Archive vocale de l'Agent Marcas - En attente de synchronisation. »*

Un bruit de pas résonna derrière lui. Calme. Rythmé.

Marcas se retourna, son pistolet enfin en main.

Ce n'était pas Lucien. Le fils du shérif n'était plus qu'un tas de viande méconnaissable coincé dans les rouages.

C'était le Préfet. En uniforme de gala, ses gants blancs immaculés malgré la suie qui tombait du plafond comme une pluie de deuil. À ses côtés, l'enfant qui ressemblait à sa fille lui tenait la main.

— Vous avez mal compris l'exercice, Marcas, dit le Préfet d'une voix douce, presque paternelle. On ne poursuit pas la clé. On devient la serrure.

L'enfant leva sa main libre. Elle tenait une télécommande en bakélite noire reliée aux haut-parleurs de la scierie.

— Maman dit que tu as encore trop de bruits parasites en toi, papa.

Elle pressa un bouton.

Le son qui sortit des haut-parleurs n'était pas humain. Ce n'était pas de la musique. C'était le cri de milliers de voix harmonisées en une seule fréquence pure, une fréquence qui fit instantanément éclater les vitres restantes de la scierie et saigner les oreilles de Marcas.

Marcas s'effondra à genoux, lâchant son arme. Sa vision se brouilla. La dernière chose qu'il vit avant que l'obscurité ne l'engloutisse fut le Préfet se penchant vers lui, une aiguille d'argent et un fil de soie à la main.

— Ne vous inquiétez pas, murmura le Préfet. Dans la République, tout le monde finit par chanter juste.

****CLIFFHANGER : ****

Au moment où l'aiguille allait percer la lèvre supérieure de Marcas, la porte de la scierie vola en éclats. Ce n'était pas la police, ni la résistance.

C'était une Peugeot 404 noire, identique à celle du Préfet, qui venait de traverser le mur de planches. Au volant, une silhouette que Marcas n'aurait jamais cru revoir : lui-même, mais avec vingt ans de moins, le visage marqué par les cicatrices de Dien Bien Phu, et un regard qui ne connaissait pas la peur des murmures.

Le Marcas du passé braqua un fusil à lunette sur le Préfet et dit, d'une voix qui fit taire les haut-parleurs :

— Lâche cette aiguille, charlatan. La partition change de chef.

Chapitre 11

L'Aveu de l'Exécuteur

CHAPITRE : L'AVEU DE L'EXÉCUTEUR

Le temps se figea dans la scierie, prisonnier entre le givre et la sciure de bois.

Le Préfet ne bougea pas d'un millimètre. L'aiguille d'argent restait suspendue à quelques microns de la lèvre de Marcos, telle une menace chirurgicale. Une goutte de sang, sombre comme de l'encre de chine, perla sur le menton du vieil homme.

À travers le pare-brise brisé de la Peugeot 404 noire, le Marcos de vingt ans — le Lieutenant, celui des rizières et des embuscades de la RC4 — maintenait son fusil à lunette MAS-49 avec une immobilité de statue. Ses phalanges étaient blanches sur le fût en bois de l'arme. Le moteur de la voiture hoquetait, crachant une fumée bleutée qui empestait le gasoil mal raffiné et l'huile de ricin.

— Tu vieillis mal, Marcos, lança le double du passé sans quitter le Préfet des yeux. La République t'a ramolli les tripes.

Le Préfet esquissa un sourire. Un sourire sec, sans une once d'humanité. Il rangea lentement son aiguille dans un étui en cuir de chèvre.

— Un Rémanent, murmura le Préfet. Je me demandais quand les archives commenceraient à saigner.

Dehors, le monde semblait s'être arrêté de respirer. La neige tombait en gros flocons lourds, étouffant les bruits de la vallée. Seul le grésillement orange des lampadaires à

sodium, installés par la Milice à l'entrée du chemin, trouait l'obscurité. L'odeur de la suie, omniprésente dans cette République industrielle, se mêlait au froid piquant.

Soudain, une portière claqua à l'arrière de la 404.

Un homme en sortit, les mains tremblantes, les yeux exorbités. C'était Bastien, le fils du Shérif de la zone 4. Il portait un lourd manteau de laine bouillie, maculé de graisse et de ce qui ressemblait furieusement à des éclaboussures de cerveau séché.

Le vieux Marcas, toujours à genoux, sentit la force lui revenir par vagues douloureuses. Il fixa Bastien. Le gamin n'avait plus rien du fier adjoint de son père. Il n'était qu'une épave humaine vibrant sous la pression du silence.

— C'est fini, Bastien, dit le jeune Marcas d'une voix de métal. Dis-leur. Avant que je ne redécore ce mur avec ta cervelle.

Bastien s'effondra dans la sciure, juste à côté du vieux Marcas. Son souffle formait de courts nuages de vapeur dans l'air glacial.

— Je ne voulais pas le faire, hoqueta-t-il. Le facteur... ce vieux fou de Morin... il savait. Il allait tout déballer à la prochaine Livraison.

Le Préfet fit un pas de côté, ses bottes de cuir craquant sur le sol gelé. Son regard s'illumina d'une curiosité malsaine.

— Qu'allait-il révéler, mon garçon ? La pollution des nappes phréatiques ? Les détournements de tickets de rationnement ? C'est le sport national ici.

Bastien secoua la tête violemment, ses dents claquant comme des castagnettes.

— Non. Bien pire. La pollution, on s'en fout ! On vit dedans ! On en crève et on aime

ça ! Mais Morin... il avait intercepté une lettre du Bureau Central. Une lettre qui ne contenait pas de mots. Juste des fréquences. Des spectres de voix.

Le jeune Marcas resserra sa prise sur le MAS-49.

— Accouche, Bastien.

— Il avait découvert que les Murmures ne viennent pas des haut-parleurs, hurla Bastien dans un sanglot. Ils viennent de *nous*. On ne nous lave pas le cerveau, Préfet. On nous *cultive*. Le facteur avait compris que la population de la République n'est qu'un immense processeur biologique. Chaque habitant est une note d'une partition qu'on joue pour... pour quelque chose qui dort sous la zone 5.

Un silence de plomb retomba sur la scierie. Même le moteur de la Peugeot sembla s'adoucir.

— C'est pour ça que mon père m'a donné l'ordre, reprit Bastien, la voix brisée. "Fais-le taire, Bastien. Utilise la 22 long rifle, ça fait moins de bruit que les rumeurs." J'ai tiré dans le dos de Morin alors qu'il triait le courrier. Il est mort sur son sac postal. Mais quand j'ai ouvert son sac... j'ai entendu les lettres crier.

Le vieux Marcas croisa le regard de son double. Il y vit une tristesse infinie, une fatigue vieille de deux décennies. La République des Murmures n'était pas une dictature ordinaire. C'était une expérience acoustique à l'échelle d'une nation.

— Arrêtez-le, ordonna le Préfet, dont le visage était devenu un masque de cire.

Deux miliciens, surgis de l'ombre des entrepôts, s'emparèrent de Bastien. Ils le relevèrent sans ménagement. Le fils du shérif ne résista pas. Ses jambes étaient du coton.

— Pas la prison, pitié, supplia Bastien, son regard flottant de Marcas au Préfet. Pas la

Fosse de Résonance. Vous savez ce qu'ils font là-bas. Ils vous vident de votre voix. Ils vous transforment en Silence.

Le Préfet lissa le revers de son manteau gris.

— La prison est un terme bien trop vulgaire pour ce qui vous attend, Bastien. Vous allez devenir une pause dans la symphonie. C'est un honneur.

Alors que les miliciens traînaient Bastien vers une autre Peugeot 404, garée dans l'ombre, le gamin se mit à hurler. Un cri pur, déchirant, qui semblait faire vibrer les vitres de la scierie. C'était le cri de quelqu'un qui a vu l'envers du décor et qui sait qu'il n'y a pas de sortie de secours.

Le jeune Marcas descendit de sa voiture, le fusil toujours pointé sur le Préfet. Ses gestes étaient d'une fluidité de prédateur. Il s'approcha de son alter-ego plus âgé et lui tendit une main calleuse, marquée par une cicatrice de shrapnel que le vieux Marcas sentit brûler sur sa propre paume par sympathie.

— Debout, l'ancêtre. On n'a pas fini.

— Qui t'a envoyé ? demanda le vieux Marcas, sa voix n'étant plus qu'un sifflement.

Le jeune Lieutenant sourit. Un sourire qui ne présageait rien de bon.

— Personne. Je suis une interférence. Un bug dans la partition.

Il se tourna vers le Préfet, qui n'avait pas bougé, dédaigneux face à la bouche du fusil.

— Le fils du shérif a raison sur un point, dit le jeune Marcas. Le facteur allait révéler la vérité. Mais il a oublié le plus important. La partition a une fin. Et le dernier mouvement s'appelle l'Effacement.

Soudain, le vrombissement des moteurs s'intensifia. Ce n'étaient pas des Peugeot.

C'était un bruit plus sourd, venant du ciel, comme si le plafond de nuages et de neige allait s'effondrer.

Le Préfet consulta sa montre de gousset avec une sérénité terrifiante.

— Vous avez raison, Lieutenant. La musique s'accélère. Et vous, Marcas... vous n'êtes plus qu'une note discordante.

À cet instant, les lampadaires à sodium explosèrent un par un, plongeant la scierie dans une obscurité totale, seulement percée par les phares jaunes de la 404.

Dans le noir, le vieux Marcas entendit un bruit de succion métallique. L'aiguille du Préfet.

Puis, une voix, qui n'appartenait à personne et à tout le monde à la fois, résonna dans sa boîte crânienne, plus forte que tous les murmures précédents :

"SEQUENCE DE NETTOYAGE ACTIVÉE. VEUILLEZ RENDRE VOTRE SOUFFLE À LA RÉPUBLIQUE."

Un flash de lumière blanche, insoutenable, déchira la nuit.

Quand les yeux de Marcas s'habituaient à nouveau à la pénombre, la scierie était vide. Le Préfet, les miliciens, Bastien... tout avait disparu.

Ne restaient que lui, son double de vingt ans, et sur le sol, à l'endroit exact où Bastien avait confessé son crime, une pile de lettres ensanglantées qui commençaient à s'élever dans l'air, flottant comme si la gravité n'était plus qu'une suggestion.

Le jeune Marcas ramassa une des lettres. Il l'ouvrit. Son visage se décomposa.

— Qu'est-ce qu'il y a écrit ? demanda le vieux Marcas, le cœur battant à tout rompre.

Le Lieutenant lui tendit le papier. Il était vierge, à une exception près : au centre, il y avait l'empreinte digitale de Marcas. Fraîche. Encore humide de son propre sang.

— Ce n'est pas du courrier, Marcas, murmura le double. Ce sont des actes de décès. Et ils sont tous à ton nom.

****CLIFFHANGER : ****

Au loin, le premier rugissement d'une sirène retentit. Mais ce n'était pas une sirène de police. C'était le son d'un orgue gigantesque, dont les tuyaux semblaient sortir de la terre même, faisant trembler les montagnes de neige. La République venait de décider de jouer son dernier accord. Et au sommet de la colline, une silhouette immense, drapée dans une robe de bure faite de câbles électriques, les observait.

Chapitre 12

Le Verdict de la République

CHAPITRE : LE VERDICT DE LA RÉPUBLIQUE

L'air se figea. Ce n'était pas seulement le froid. C'était la vibration.

Le son de l'orgue n'était pas une musique, c'était un séisme de basse fréquence. Les tuyaux ne sortaient pas d'une église, mais des entrailles de la montagne, d'anciennes cheminées industrielles détournées, crachant un souffle rauque qui faisait claquer les dents de Marcos. La neige, d'ordinaire si silencieuse, semblait bouillir sous l'effet de l'onde de choc.

Au sommet de la colline, la silhouette drapée de câbles électriques ne bougeait pas. Les fils de cuivre et les gaines de caoutchouc noir serpentaient sur le sol comme des veines arrachées à la terre, vibrant au rythme de la mélodie funèbre.

— Regarde, Marcos, murmura le Lieutenant. Regarde la gueule de ton destin.

L'odeur arriva alors. Un mélange écœurant de suie grasse et de gasoil figé. Dans la vallée, les moteurs s'éveillaient.

L'Éveil de la Meute

En bas, dans les rues étroites du village, les lueurs orangées des lampadaires à sodium vacillèrent. Puis, un bruit mécanique familier déchira le bourdonnement de l'orgue. Le râle d'un moteur Indenor. Une Peugeot 404. Puis deux. Puis dix.

Leurs phares jaunes percèrent le brouillard de givre comme les yeux d'une meute de loups de métal. Les voitures peinaient à démarrer, leurs pistons luttant contre l'huile devenue gélatineuse par moins vingt degrés, mais elles avançaient. Elles montaient vers eux.

— Ils arrivent pour le verdict, dit le jeune Marcas en lâchant les enveloppes sanglantes.

Marcas sentit ses jambes fléchir. Ses doigts, engourdis, serraient encore le papier marqué de son empreinte. Une empreinte qu'il n'avait jamais donnée. Une signature de sang qu'il n'avait pas encore versé.

— Qui sont-ils ? articula-t-il, la gorge sèche.

— Les Citoyens, répondit le double. Les gardiens du Murmure.

La silhouette au sommet de la colline commença à descendre. À chaque pas, les câbles qui composaient sa bure frottaient contre la glace avec un bruit de friture électrique. Ce n'était pas un homme. C'était une archive vivante. Un épouvantail de technologie obsolète et de rituels oubliés.

La République des Ombres

La première 404 atteignit le plateau. Elle stoppa dans un nuage de fumée bleue. Le conducteur descendit. C'était le boulanger. Derrière lui, la sage-femme. Puis le maire. Leurs visages n'exprimaient aucune haine. Seulement une lassitude infinie. Une résignation administrative.

Le géant aux câbles s'arrêta à cinq mètres de Marcas. Sous sa capuche de fils électriques, on devinait un masque de porcelaine blanche, fêlé, dont les yeux étaient des lentilles d'appareils photo argentiques.

— Marcas, commença la créature d'une voix qui semblait sortir d'un gramophone rayé. Vous avez cherché la vérité dans les murmures. Mais le murmure n'est pas un secret qu'on découvre. C'est un pacte que l'on signe.

Le vieux Marcas recula, mais le Lieutenant — son double, son miroir — lui bloqua la route.

— Quel pacte ? hurla Marcas. Le tueur... l'homme que je poursuivais...

— Un instrument, trancha le Géant de Câbles. Comme le sera le prochain.

Le silence retomba, pesant comme une chape de plomb. Seul le vrombissement irrégulier des moteurs au ralenti entretenait une pulsation mécanique dans la nuit.

— En 1944, reprit la voix de porcelaine, nos ancêtres ont commis l'irréparable dans les galeries de cette montagne. Pour survivre, pour ne pas être jugés par le monde d'en haut, ils ont fondé leur propre juridiction. La République des Murmures. Une société où la culpabilité est une énergie renouvelable.

La Loterie de Sang

Le maire s'avança, tenant une urne en fer blanc, rouillée par les décennies.

— Chaque année, Marcas, expliqua le maire, nous tirons deux noms. Un Exécuteur. Et une Victime.

Marcas comprit enfin. Le tueur qu'il traquait depuis des semaines n'était pas un psychopathe. C'était un citoyen désigné par le sort. Un homme ordinaire forcé de devenir un monstre pour porter le poids du crime originel du village. Le sang versé chaque année était l'huile qui graissait les rouages de leur secret collectif.

— Le tueur de cette année a échoué, dit le Lieutenant en regardant ses propres mains. Il est mort avant d'avoir achevé sa tâche. La République a horreur du vide, Marcas.

Le Géant de Câbles leva une main gantée de caoutchouc noir. Il désigna le jeune Marcas.

— Voici l'Exécuteur de l'année à venir. Ton double. Ton reflet. Ton héritier.

Marcas sentit son cœur rater un battement.

— Et la victime ? demanda-t-il dans un souffle.

Le maire plongea la main dans l'urne. Il en sortit une petite fiche de carton perforé, le genre de carte que l'on utilisait dans les premiers ordinateurs IBM. Il la tendit au vieux Marcas.

Il n'eut pas besoin de lire. Il connaissait déjà la réponse. L'empreinte digitale sur la lettre vierge. Le sang frais. Les actes de décès à son nom qui flottaient dans l'air comme des confettis macabres.

— L'équilibre doit être maintenu, Marcas, dit le Géant. Le sang neuf doit laver le vieux secret. C'est le verdict de la République.

L'Impasse

Les citoyens formèrent un cercle parfait autour de lui. Les phares des Peugeot 404 convergeaient tous vers le centre, créant une arène de lumière orangée et crue. L'odeur de gasoil devint suffocante.

Le jeune Marcas — le Lieutenant — sortit un couteau de service, une lame courte,

efficace, identique à celle que le vieux Marcas gardait dans son propre tiroir de bureau, à Paris.

— Ne m'en veux pas, Marcas, dit le jeune homme avec une tristesse sincère. Je n'ai pas choisi de tirer ton nom. Mais si je ne le fais pas, c'est le village entier qui s'effondre. Et moi avec.

Marcas regarda autour de lui. La neige était devenue un linceul. Les montagnes n'étaient plus des remparts, mais les murs d'une cellule à ciel ouvert. L'orgue reprit son rugissement, une note finale, stridente, qui semblait appeler le sacrifice.

Il plongea la main dans sa poche. Ses doigts rencontrèrent le métal froid de son propre revolver.

— Vous ne comprenez pas, dit Marcas, sa voix s'élevant au-dessus du vrombissement des moteurs. Vous croyez que je suis la victime.

Il arma le chien de son arme. Le clic métallique résonna contre les parois de glace.

— Mais vous avez oublié un détail dans votre petite administration de l'horreur.

Le Géant de Câbles inclina sa tête de porcelaine. Les citoyens firent un pas en arrière.

— Et quel est ce détail ?

Marcas pointa le canon, non pas vers le Lieutenant, non pas vers le Géant, mais vers le réservoir de la Peugeot 404 la plus proche, dont l'essence fuyait sur la neige.

— Je n'ai jamais été un bon citoyen.

****CLIFFHANGER : ****

Au moment où il allait presser la détente, un cri déchira la brume, venant non pas de la colline, mais de la radio de bord de la 404. Une voix de femme, distordue par les interférences, qui hurlait un nom qu'aucun d'entre eux ne s'attendait à entendre. Le nom du véritable fondateur de la République, supposé mort depuis soixante ans.

Et derrière Marcas, la neige commença à se soulever, révélant que sous la glace, quelque chose de bien plus vaste qu'un village était en train de s'éveiller.

FIN

Merci d'avoir lu "La République des Murmures"

Une œuvre écrite par Studio Thriller

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)